

Sommaire

Préface de Rémi Boyer	9
Introduction de Françoise Bruley	11
Les contes et la Psychologie des profondeurs	15
Le Soleil et l’Ombre	53
La vie, la mort et la psychologie des profondeurs	85
La mère archaïque	113
Les grands initiés dans la quête du Moi	137
La place de la Tragédie grecque dans la mort et la résurrection de Jésus de Nazareth	163
L’arc-en-ciel. Initiation à la science des correspondances	191
Les solstices	227
Zarathoustra et la Tradition hyperboréenne	249
Les métamorphoses de l’âme	269

Le Père, le Fils et l'Esprit Saint.....	285
Le psychisme à découvert. Les fonctions imaginale et transcendante.....	313
Le Divin humain.....	337
Annexe : Le souffle de vie	345

Les grands initiés dans la quête du Moi

« Si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le Royaume des cieux. »

« Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Comment peut-il rentrer une seconde fois dans le ventre de sa mère et naître ? » (Jean 3. 3-4)

Nous avons, dans le chapitre précédent, identifié ce ventre maternel dans lequel nous devons revenir une seconde fois pour connaître une vie nouvelle. Ce ventre est notre inconscient. Si nous ne revenons pas consciemment dans cet inconscient, nous ne pourrons pas connaître une vie nouvelle. Il nous faut donc, comme l'Évangile nous le propose, retrouver cette seconde nature, en fait la première qui ait vu le jour. Une véritable matrice qu'il s'agit de solliciter, de reconstituer avant de prétendre connaître une seconde naissance. C'est dans cette matrice que le germe de notre véritable individualité trouvera les aliments nécessaires à sa gestation.

Cette matrice, nous l'avons, schématisée sous la forme d'un « mandala » que vous trouverez à la fin de ce chapitre. Cette figure retrace tout notre parcours évolutif depuis qu'une conscience fut capable d'enregistrer ses expériences. Cette matrice est le *Maximus homo*, le macrocosme de la Tradition, Puruscha en Inde, ou dans la Psychologie des profondeurs, le Soi.

Cette figure complexe symbolise donc tout ce que nous portons en nous-mêmes sans en avoir encore conscience, contenu qui, généralement, nous possède jusqu'à son identification. Mais, retenons bien ce détail capital pour l'étude que nous entreprenons, ce zodiaque, autre façon d'appeler ce Soi, après avoir tourné de gauche à droite, mouvement qui traduit une dynamique évolutive, a depuis dix mille ans environ, inversé sa marche.

Ce qui veut dire que l'humanité, conduite par la race blanche dont nous allons redéfinir la vocation, devait revenir sur ses pas, revenir sur son passé, interroger la grande Mère gardienne de cette immense mémoire, pour comprendre la signification de cette terrifiante catastrophe que fut le grand déluge, dont ces Aryens gardaient le souvenir, d'abord dans leur cœur puis gravé dans la pierre sous la forme de deux lions opposés, puisque ce cataclysme eut lieu alors que le signe du lion atteignait son apogée.

Rappelons qu'il fallait, pour un temps, tourner le dos à la vie, à l'engagement, aux créations nouvelles, revoir exclusivement ce passé, explorer ce ventre, sonder ces abysses qui avaient brutalement surgi et emporté ce qui n'était plus viable. Cinq jours et cinq nuits, en fait cinq grandes civilisations seront nécessaires pour venir à bout de cet examen, connaître cette mère et rentrer dans son sein, pour mener à bien cette régression considérée encore aujourd'hui dans les milieux religieux comme un horrible inceste, décrété tabou par une société résolument patriarcale, qui sait intuitivement que cette exploration montrera qu'une fois encore elle bâtit sur le sable.

Pour mener à bien cette tâche difficile, les Aryens parvenus à maturité forgèrent la célèbre Excalibur, l'entendement. Pour permettre à une authentique forme nouvelle de voir le jour, l'intellect, déstructurant par essence, doit laisser la place à une intelligence non plus séparative, et de ce fait diabolique, mais symbolique. Une intelligence qui, après avoir connu ce passé, reconstitue la matrice indispensable

pour concevoir et mettre au monde ces formes de vie nouvelle.

Dans ce travail qui consiste à ressusciter l'inconscient collectif, la divine sagesse chère à Swedenborg, trois écueils peuvent se présenter à nous. Avant d'aborder la vie des hommes qui, à notre avis, ont marqué les moments importants de cette recherche, il serait bon de conserver ces écueils en mémoire.

Le premier écueil est concrétisé par ce Dieu mâle auquel le Christianisme dévoue son existence, qui interdit tout commerce avec cette matrice comparant cette recherche à un inceste qui devait être puni de mort dans le passé, et découragé sous peine de graves châtiments post-mortels dans le temps présent.

Le second écueil se présente quand nous succombons aux charmes de ce passé évoqué qui peut encore nous fasciner quand nous le suscitons et réveiller en nous la nostalgie du jardin d'Eden, de l'existence facile au bord d'heureux rivages où l'essentiel consiste à exalter uniquement les jouissances corporelle, ou à retrouver le monde des dieux et leurs troublantes félicités.

Le troisième écueil consiste à pénétrer cette mémoire sans comprendre vraiment ce qu'elle représente, ce dont elle est chargée, la pénétrer en ignorant son pouvoir de nous relier à des âmes qui sont loin d'être de simples projections mentales comme bien des psychologues actuels semblent le penser, mais des êtres capables subtilement, de nous posséder.

Voilà ce qui semble au départ indispensable à connaître avant d'entreprendre ce voyage au Royaume des Mères, avant de reconstituer la matrice qui nous sera nécessaire pour mettre au monde notre véritable Moi.

Pour bien comprendre ce que Rama, Zoroastre, Krishna, Bouddha, Hermès, Akhénaton-Moïse, Eckhart, Boehme, Swedenborg, Jung, ont apporté dans cette quête.

Toute civilisation, comme toute vie humaine, connaît tout d'abord un mouvement ascendant, dit solaire, au cours duquel elle met au monde et développe ses propres qualités. Puis un mouvement descendant, dit lunaire, où elle s'efforce de les appliquer ; généralement sous la forme de conquêtes extérieures qui entraînent son déclin, son jugement, sa mort.

C'est ce mouvement descendant, au cours duquel les valeurs acquises par cette Civilisation se décomposent, qui constitue la matrice dont le germe de la future structure aura besoin pour croître.

Pour cette première civilisation aryenne, le mouvement ascendant fut l'oeuvre des Sémites, le mouvement descendant, l'oeuvre des Celtes. Le mouvement solaire, qui correspondait à la fin de l'Ere astronomique du Cancer, coïncida avec la venue au monde et le développement d'une nouvelle tête et d'un nouveau corps humain qui permirent à cette nouvelle Race d'entreprendre le jugement des éres passées, jugement indispensable avant de pouvoir, après une très longue et douloureuse route collective, individuellement, muter.

Le froid, la carapace physique que constituèrent les grottes, les cavernes où ces premiers Aryens se réfugièrent, favorisèrent la formation tout d'abord d'une nouvelle tête aux caractéristiques précises.

Le développement de la matière grise correspondait à la minéralisation corporelle, et formation, autour de cette tête, d'une enveloppe de plus en plus dure, le crâne. Cette véritable coque ou arche permit à cette tête de flotter littéralement au dessus du corps. Le poids intrinsèque du cerveau, en moyenne : 1500 grammes, flottant sur le liquide rachidien de la colonne vertébrale est ramené à 20 grammes. C'est le détachement partiel de cette tête par rapport au corps, qui permit à l'âme humaine de prendre pour la première fois un recul suffisant avec le lieu où ces passions s'exerçaient, de connaître une immobilité favorable à la réflexion, à la méditation, commencer à résonner puis à raisonner, à penser sans

laisser pour autant pénétrer la vie, le sang, la réaction instinctive.

Cette tête, fonctionnant comme une cuve close, provoqua comme tout phénomène de ce type, une sublimation se traduisant par des pensées de plus en plus claires et un précipité, à savoir une minéralisation, une « squelettisation » des structures corporelles pour aboutir à un corps de plus en plus solide, de plus en plus résistant, capable de soutenir de grands efforts sans fatigue excessive.

Cette sublimation et ce précipité correspondirent aux yeux bleus traduisant le détachement et la froideur nécessaires à une pensée objective et aux cheveux dorés typifiant une imagination débarrassée des fantasmes qui conduisirent l'Atlantide à sa ruine.

Ce précipité se trouva inscrit dans un corps, nous l'avons dit minéralisé, mais de ce fait dévitalisé quant aux forces passionnelles qui avaient, jusque là, doté l'âme de pouvoirs métaphysiques. Le corps, décoloré, devint Blanc.

Cette nouvelle tête brachycéphale, devenue ronde, offrit aux Aryens nouveau-nés, un nouveau regard qui, toute proportion gardée, put être comparé, quant à son fonctionnement, au rayon solaire qui permet, nous l'avons déjà dit, un nouveau mode d'échange. Contrairement à ce qu'affirment nos actuels savants, le soleil n'est pas chaud. Il émane une extraordinaire énergie dont la réception peut, si on laisse pénétrer ses rayons, produire de la lumière, mais si on s'y oppose, si on manifeste une résistance, produire de la chaleur, voire même du feu.

Une autre source de lumière naîtra, pour ces nouvelles têtes, de la friction, du choc des idées, des conceptions opposées.

Voilà, brièvement, ce que ces Sémites vont, dans l'ère astronomique du Cancer, constituer pendant les 1080 années ascendantes de cette civilisation qui correspondirent, répétons-le, au déclin de cette ère dont le rôle s'achevait.

Le soleil zodiacal descendit et la lune s'éleva à son tour dans le ciel. Les Aryens partirent rencontrer, affronter, ceux qui n'avaient pas vécu cette étonnante transformation. On appela ces Aryens les Celtes. En réalité les *Keltes*, les « physiquement Forts », les Mâles, les Combattants, les *Leyts*, l'élite qui régna sur les *Folk*, les *Volg*, les *Vulgus* », les *voules*, les foules, les travailleurs. Leurs chefs, tout naturellement boréens, barons du Nord, furent les *herman*, les *hercol*, les *hercules*, libérés de toute tutelle autre que la leur.

Ils partirent conquérir le monde d'alors, et connurent de nombreux succès. Mais la lune devint forte elle aussi. Des maladies mystérieuses décimèrent les armées et arrêtaient la conquête. On s'interrogea sur ces phénomènes. L'inconscient parlant de plus en plus fort, les Celtes se tournèrent vers le ciel, vers les dieux oubliés. *Teutad*, (le *Toutatis* des Gaulois) *Thor*, le Seigneur de la Guerre, furent invoqués.

Un clergé, les *Loehr*, les *Lords*, se constitua. Mais ce furent les déesses qui, par l'intermédiaire de certaines femmes aux dons parapsychiques étendus, les *Voluspa*, répondirent. *Friga*, *Freya*, la frayer, envahit le peuple, car, lune oblige, on recommença la pratique des sacrifices sanglants pour que les combattants renouent avec la victoire. D'abord les prisonniers de guerre. Mais voyant le peu de résultats que cette coutume provoquait, les *Voluspa* demandèrent du sang noble, celte de préférence. Une hécatombe s'en suivit. L'élite de cette race fut de cette façon exterminée. Jusqu'au jour où l'un de ces nobles jeunes gens, Rama, prit, avec quelques compagnons, le chemin de l'exil et constitua, sous l'influence grandissante de l'ère astronomique des Gémeaux, le germe de la future civilisation qui sera appelée dans la Tradition proto-Perse, mais que nous nommerons Mazdao-Magicienne, derrière laquelle nous trouvons les grandes figures de Zoroastre, lors de son ascension solaire, et de Krishna, lors de son déclin lunaire.

Comme nous l'avons fait pour les Sémites, nous ne développerons pas l'action des Celtes. Ceux qui souhaite-

raient investir davantage ce sujet pourront se référer aux travaux de Fabre d'Olivet, *Histoire philosophique du genre humain*¹.

La seconde civilisation aryenne commença donc alors que l'ère astronomique des Gémeaux (de - 6480 à - 4320) était à son apogée, soit aux alentours de 5400 ans avant J.C.

L'histoire de Rama, ou de Ram, commença avec la découverte d'une plante miraculeuse, le gui, qui devait redonner aux Celtes la vigueur qui leur faisait défaut en mettant en échec la forme de cancer qui les avait décimés, l'éléphantiasis.

Ce point n'est pas fortuit. Si l'on veut bien considérer que le cancer définit une perte de spécificité, du retour de l'individu, sans initiative, au collectif, nous comprendrons que l'épopée Aryenne, au cours de laquelle chaque âme doit se doter d'un nom propre, d'une volonté propre, était gravement menacée.

Le mouvement ascendant de cette seconde civilisation, qui débuta aux alentours de 5400 ans avant J.C., atteignit son apogée autour des - 4320 ans. Avec lui, naquit le Mazdaïsme.

Après avoir forgé le corps qui devait permettre à ces Aryens de juger, de comprendre, la terrible catastrophe qui mit fin au Royaume des dieux sur cette terre, et développé un cerveau qui pouvait commencer à maîtriser une vie corporelle peu encline à cette remise en question, il fallait maintenant donner à l'âme les moyens de poursuivre cette oeuvre. En d'autres termes, il fallait faire naître une raison et une logique, capables de s'opposer à une vie affective

1. Histoire philosophique du genre humain, ou l'Homme considéré sous ces rapports religieux et politiques dans l'état social, à toutes les époques et chez les différents peuples de la terre, précédée d'une dissertation introductive sur les motifs et l'objet de cet ouvrage d'Antoine Fabre d'Olivet, (première édition 1824), Editions Traditionnelles, Paris, 1966.

tumultueuse jusqu'ici régnante, l'âme de sentiment, avec autant d'efficacité que le corps fut rendu capable, dans l'ère précédente, de s'opposer à des éléments naturels terrifiants. Plus simplement, il s'agissait de poser le problème du mal et si possible de le résoudre. Plus concrètement, il était nécessaire de quitter les vastes plaines chaudes et humides du grand continent euro-asiatique où ces Celtes s'étaient égarés dans une vaine conquête, pour retrouver un environnement plus propice à cette transformation psychique. C'est sur le vaste plateau iranien, sec et froid, et dans sa vieillesse, que Rama, Ram, le bélier impétueux, devint Lam, l'agneau. C'est sur ce plateau qu'il fonda une ville nouvelle dont le nom devait rappeler aux Aryens l'Œuvre à accomplir : Vahr, Vera, Vérus, la recherche de la vérité.

Il ne s'agissait plus seulement de séparer la tête du corps pour mieux voir, mais de découvrir, grâce à cette séparation, que dans l'univers existait deux mondes éternels, irréductibles, sans origine commune, sans rencontre possible, le monde du bien et celui du mal, le monde de la lumière et celui de l'obscurité, un dualisme absolu qu'il ne faut jamais perdre de vue si nous voulons comprendre quoi que ce soit à nos propres comportements.

D'un côté le blanc le plus pur et de l'autre le noir le plus sombre, voilà les deux principes auxquels se réfèrera sans cesse cette nouvelle civilisation. Voilà encore l'état d'esprit à partir duquel Zoroastre, qui succéda à Rama, conduisit les anciens Celtes et transforma leurs mœurs. Ce dualisme absolu typifie bien cette âme d'entendement adolescente qui, d'une part, découvrait les deux principes qui sont à l'origine de la vie et ressentait intuitivement le besoin de les distinguer une fois pour toutes, et d'autre part le désir irrésistible d'en privilégier un, à savoir : l'esprit et non le corps, la lumière et non les ténèbres et, par voie de conséquence, l'homme porteur de cet esprit lumineux et non la femme dévouée à l'autre.

L'aigle, que cette raison engendra, ne pouvait que privilégier le soleil et l'air au dépend de la terre et de l'eau. Cette préférence fut à l'origine, comme nous allons le voir, du mouvement ascendant de cette civilisation et responsable de son déclin et de sa mort. Si nous prenons la symbolique des Gémeaux, nous dirons que Pollux fut préféré à Castor. S'il semble nécessaire de soigneusement distinguer ces deux polarités avant de connaître leur jeu, il est dangereux de faire porter à l'une la responsabilité du mal qui sévit sur la planète. C'est ce que fit néanmoins Zoroastre. Mais pouvait-il, au début de cette expérience aryenne, en être autrement ? Le propre de l'enfance, comme nous le savons, est de faire porter aux autres la responsabilité de ce qu'on a, en réalité, accompli et qui s'est révélé dommageable.

La terre, la matière, la nature seront désormais pour longtemps considérées comme la source du mal. En tout cas son caractère anarchique, sauvage, sera sans cesse évoqué. L'esprit aura pour tâche de soumettre cette nature, de la domestiquer, de la cultiver, en sorte qu'elle réponde à la vision de l'homme. Dans la Tradition, Zoroastre est présenté comme le fondateur de la culture, de l'agriculture. Les Celtes, devenus Mazdéens, abandonnèrent ainsi la vie nomade pour devenir sédentaires.

Ce désir de pureté, ce pôle de blancheur éclatante, les Mazdéens vont le défier sous le nom d'Aoura-Mazdao, l'aura lumineux. Les dieux, dont le commerce sanglant les avait déçus, vont être remplacés par l'astre solaire, par leur idéal, l'image lumineuse, sans forme aussitôt identifiable, jaillie de l'aurore des temps, image virginale intouchable, impossible à pervertir.

C'est le Dieu imaginé par ces Aryens. Ils en virent la parfaite représentation dans le soleil qui, chaque matin, était vainqueur des ténèbres de la nuit, idéal qu'ils saluaient dès l'aurore et dans lequel ils puisaient les forces de l'esprit. Ce Dieu demeure au dessus de cette terre qu'il n'a pas créée. Il affronte un Adversaire qui n'a de cesse de mettre à mal les

créatures qui veulent servir ce Dieu et qui utilise à cet effet d'autres créatures vouées au mal. Nous avons d'un côté les fils de la lumière sous la conduite d'Ormuz, incarnation d'Aoura-Mazdao, de l'autre les fils des ténèbres sous la conduite d'Ahriman. D'un côté des Dévas, de l'autre, des Asuras.

Ce dualisme absolu, dissimule un monisme propre encore à l'enfance de l'esprit. Ce deuxième principe, celui du mal, est, dans cette vision des choses, voué à disparaître à la fin des temps car il porte en lui-même les causes de son autodestruction, deux forces contraires qui ne peuvent que s'affronter jusqu'à leur total épuisement. C'est dans la matière, qu'il aura créée, que ce mal usera son activité.

Bien évidemment l'origine du mal, cet Adversaire du Dieu bon, n'était pas découverte pour autant. Il faudra le travail conjugué de deux autres civilisations pour posséder enfin les éléments de réflexion indispensables à la résolution de ce problème.

C'est cet ennemi extérieur non identifié qui finit par conduire cette civilisation à son déclin et à sa mort. Mais avant de nous entretenir de la religion des Mages qui succéda au Mazdéisme et participa à son jugement, une découverte de Swedenborg pourrait nous éclairer sur l'origine de ce dualisme absolu.

Dans le monde spirituel, nous dit-il, se trouvent deux mondes irréductibles qui ne peuvent communiquer, le Ciel et l'Enfer. Pour la simple raison que ce qui est lumineux pour les uns est obscur pour les autres et inversement. Ce qui est chaud pour les uns est froid glacial pour les autres. Comment, dans de telles conditions, pourraient-ils se rencontrer? L'erreur des Mazdéens consista à confondre les mondes et les polarités. Cette confusion les conduisit, comme nous allons le voir, à un déclin, un retour en arrière, que la grande figure de Krishna va illustrer.

Le déclin commença au moment où ils prirent conscience que leur pôle lumineux était gravement menacé par le pôle ténébreux, quand ils virent que les forces noires, sensuelles, magiques, dans lesquelles les dieux anciens se manifestaient, menaçaient, par des mariages notamment, leur idéal lumineux, solaire, aryen, où l'individu doit s'opposer au nombre, le Moi se démarquer du collectif. Peut-il en être autrement quand des êtres se sentent inconsciemment poussés à manifester ce que d'autres portent encore en eux-mêmes sans le savoir? Ne pouvant encore accéder à cette analyse les Mazdéens éprouvèrent alors le besoin, comme la nouvelle tête en présence du corps, de séparer les Aryens des populations qui ne portaient pas en eux cet idéal, populations comparées aux fils des ténèbres.

Ce schéma, nous le retrouverons quand nous étudierons les civilisations suivantes. Nous avons d'abord un ordre nouveau exclusif, essentiellement préoccupé de sa propre édification. Puis, vient l'ascension de forces négatives, de la résurgence du fait magique, sacramentel sanglant, mettant en danger le nouvel ordre établi. Arrive alors le rétablissement de cet ordre avec des moyens contraignants. Enfin, la conquête du monde conduit à l'éparpillement, au relâchement, à la perte de l'idéal mobilisateur.

Avec Krishna, pour les raisons que nous venons d'évoquer, le racisme conscient et organisé vit le jour. Nous ne devons pas perdre de vue que dans l'état d'esprit où ces Aryens se trouvaient à savoir l'impossibilité de découvrir en eux-mêmes le noir qu'il faudra un jour ou l'autre illuminer, transformer, il devenait nécessaire, pour préserver cette âme d'entendement naissante, que ce clivage se fasse et que des castes structurent maintenant cette civilisation à l'aide de degrés infranchissables pour qui n'en acquerrait pas les qualités.

Cette réforme, Œuvre de Krishna, est abondamment décrite dans la Tradition. Rudolf Steiner parlera de tripartition sociale. Pour ne pas alourdir ce travail nous nous

contenterons de rappeler que dans cette civilisation, la société fut partagée en quatre classes :

1. Les Sattwas ou Brahmanes, les « purs », les blancs, formèrent la tête. Outre l'autorité politique, il leur était confié l'enseignement, l'éducation, en un mot la connaissance. Ils étaient l'esprit de cette société.
2. Les Kshatrias ou Radjas, dorés, bronzés, formèrent la poitrine, les bras de cette société. Ils étaient les « Forts », les guerriers. Ils étaient l'âme de cette société.
3. Les Tamas ou Soudras, jaunes, formèrent le ventre. Cette caste était celle des agriculteurs, des marchands, des artisans. Ils constituaient le corps de cette société.
4. Les Parias, noirs, formèrent les membres inférieurs. Ils étaient les serviteurs de l'ensemble des castes. Leur âme était engluée dans la matière.

S'ajoutèrent les lois de Manou qui firent de la femme un être à part qui, au sein de la caste à laquelle elle appartenait, servait l'homme.

Une véritable dictature de l'esprit était ainsi à l'œuvre, avec pour conséquence l'orgueil grandissant des Brahmanes. Il suffit d'entendre Krishna dire qu'il est le soleil parmi les étoiles, la lune parmi les lumières, le feu parmi les éléments, l'océan parmi les eaux, le Gange parmi les fleuves, le maître des hommes, pour s'en persuader.

Bien évidemment, le côté sombre ainsi réprimé attendit son heure. Il s'éveilla tout à fait quand la lune fut pleine. Les Mages porteurs de l'ancienne religion, rétablirent le culte sanglant et, quand ils le purent, le mélange des sangs. *Kali*, *Bali*, *Baal*, *Bel*, régnèrent de nouveau par la magie, l'extase provoquée par les plantes hallucinogènes dont le soma. L'idéal aryen était une fois encore bien près de sombrer.

Cependant, dans le ciel, une nouvelle constellation avait remplacé l'autre. L'ère astrologique du Taureau avait remplacé celle des Gémeaux, une nouvelle civilisation aryenne, troisième du nom, allait pouvoir naître. La civilisation chal-

déo-égyptienne. Si nous acceptons que l'Ere astronomique du Taureau ait commencé en 4320 ans avant J. C pour s'achever en 2160, toujours selon la règle des 2160 ans, nous pouvons dater approximativement la naissance de cette civilisation vers - 3240.

Après avoir forgé le corps, formé l'âme qui prit conscience des forces contradictoires qui s'affrontaient dans le monde, il restait aux Aryens à mettre au monde l'esprit qui leur permettrait de mener à bien leur tâche exploratrice du passé.

Ce travail, les Chaldéens puis les Egyptiens, l'entreprirent. Dans cette ère astronomique du Taureau, ces peuples (comprendons ici en premier lieu ceux qui habitèrent le croissant fertile, la Mésopotamie, la Babylonie) bénéficièrent de puissantes forces d'incarnation qui les poussèrent à porter sur la nature un nouveau regard qui deviendra peu à peu scientifique. L'astronomie, comme nous le savons, est née en Chaldée.

Mais, ici encore, nous ne nous attacherons pas à décrire cet immense pas en avant dans la connaissance de la terre et des lois physiques qui la régissent. Nous sommes au début de l'Histoire officielle qui, souvenons-nous, commença à Sumer, et de nombreux écrits nous renseignent sur ces prodigieuses civilisations.

Notre propre étude reste psychologique et concerne l'œuvre en cours, à savoir le développement de l'âme d'entendement indispensable pour juger sainement les événements dramatiques qui ont conduit la planète à tourner à l'envers, ou encore, à partir d'un travail intérieur, de mettre au monde un jour une volonté qui ne soit plus dépendante de celle des autres à moins qu'on le désire.

Nous retiendrons simplement ici, une idée encore en germe mais qui, une fois développée, permettra à la psychologie de faire un autre pas en avant, l'utilité du mal, partie intégrante du cosmos qui collabore à son évolution. Il y a là

une grande originalité, une recherche pathétique pour expliquer, bien qu'on croie encore à un Dieu créateur tout puissant, la présence d'une force mauvaise, l'action d'un Adversaire.

L'enfant, pour le moment, a encore besoin d'un père, absent certes, mais encore idéalisé, merveilleux.

Nous retrouverons cet état d'esprit chez les Egyptiens et surtout chez les Hébreux qui voyaient ce principe satanique à la cour du Dieu en lequel ils croyaient, principe faisant œuvre utile. La foi en un Etre divin incorruptible, au dessus des vicissitudes de la création était encore préservée, mais pour combien de temps ?

Ce mal utile, ce principe ténébreux qui devait en fin de compte être absorbé, transformé en bien, ce monisme qu'on s'efforçait ainsi de sauvegarder quoi qu'on puisse en dire, étaient désormais menacés. Car, la découverte de plus en plus objective des lois qui régissent la nature, conduisit les Sages chaldéens, à reconsidérer leur propre vision concernant la création du monde, et notamment ce dualisme absolu qui, jusque-là régnait dans les milieux religieux.

Aoura Mazdao laissa alors la place à Zervan, le temps illimité, duquel émanent deux principes, celui de la lumière et celui de l'obscurité. C'est une extraordinaire révolution qui laisse supposer que la divinité, de quelque nom qu'on l'appelle, a un côté sombre. Nous sommes désormais devant un dualisme dit « mitigé », dont les conséquences non encore prévisibles, conduiront à la remise en question de la sagesse de ce Dieu ou de ces dieux, aussi « idéalisés » soient-ils. Mais il faudra attendre une nouvelle civilisation, européenne celle-là. Il faudra attendre que l'influence du Signe du Taureau s'achève. Ce qui eut lieu, approximativement, 2100 ans avant J.C. Cette disparition permit à l'influence lunaire de reconquérir le terrain perdu, de réintroduire le principe cultuel sacrificiel qui retire à l'âme l'effort toujours pénible qui conduit à l'émancipation, mais également, vision positive, de revitaliser le corps social ané-

mié par les lois aryennes minéralisantes. Nous retrouvons la même correspondance dans le jeu de la tête, intellectuelle, vis à vis du corps.

La civilisation chaldéenne des Mages se répandit non seulement en Mésopotamie mais encore en Egypte où, pendant sept siècles, les Hyksos (les *Balis*, *Palis*, *Habiri*) prirent le pouvoir pharaonique et imposèrent leurs coutumes sanglantes, les humains étant momentanément remplacés par des animaux.

Bien heureusement, l'ère astronomique du Bélier commença à agir sur les consciences afin de les amener à vivre une nouvelle naissance, à concevoir un nouvel idéal. Cette influence se traduisit en Egypte par l'édification d'un nouvel Empire après que les Hyksos aient été chassés. Une nouvelle royauté apparut, qui aboutira à la lignée des Amosis et surtout des Aménophis dont le quatrième n'est autre que le célèbre Akhenaton qui, en quelques années, déposa les prêtres du Dieu Amon, et instaura à la place de cet anthropomorphisme sanglant, le culte solaire. Ce retour de Zervan fut bref, mais il prépara la naissance de la quatrième grande civilisation aryenne, celle de l'ère du Bélier, que les Grecs vont spécifiquement incarner, depuis ce fatidique an mille avant J. C où le jugement des dieux qui s'opposaient de toutes leurs forces à l'émancipation des humains, put commencer.

Il commença avec les philosophes qui reprirent l'idée d'une toute autre Genèse débarrassée d'une intelligence primordiale. Ils seront aidés, sur le plan psychique et spirituel, par Bouddha qui, au cinquième siècle, à mi chemin de cette ascension, s'efforcera de rompre la relation avec les dieux impitoyablement jugés par un être raisonnable qui ne pouvait plus être impressionné, en tout cas convaincu, par ces rapports de force ou de séduction.

Pendant mille ans, sous l'influence de cette constellation libératrice qui préside à tout commencement ou recommencement, une nouvelle civilisation entrepris donc son ascen-

sion. Nous appellerons cette civilisation grecque, bien que d'autres penseurs, d'Asie notamment, aient participé à ce mouvement, Bouddha et d'autres. Mais, dans cette contrée européenne, tout un peuple participa à cette tentative de libération.

Ce mouvement ascendant se développa jusqu'à l'an zéro où l'un de ces dieux, le plus impliqué dans le passé de ce monde, désireux de changer sa personnalité, s'incarna sur terre et douloureusement, tragiquement, mit au monde une nouvelle individualité que nous avons, aujourd'hui encore, bien du mal à comprendre ou à accepter.

Grâce à ce millénaire béliaire le ciel étoilé, celui de nos véritables origines, était cette fois-ci, non plus seulement physiquement mais encore psychologiquement, spirituellement, dégagé. Plus rien ne semblait s'opposer à la naissance d'humains devenus des individus. La philosophie, la science, la théologie (celle de la mort d'un Dieu et de sa résurrection en créature nouvelle) devaient désormais œuvrer de concert et pourtant, une fois encore, le soleil décrût et la lune monta à l'horizon. Cette civilisation devint romaine et chrétienne. Le monde ancien retrouvait pour un temps ses prérogatives.

Il est vrai qu'entre-temps l'ère du Bélier avait laissé la place à l'ère astronomique des Poissons. Cette constellation très particulière correspond en réalité à la fin d'un long cycle. Doit-elle correspondre à la fin de ce grand jugement commencé il y a maintenant près de dix mille ans ? L'avenir seul pourra nous le dire.

Mais que nous reste-t-il à découvrir encore, à juger ? Pour le comprendre nous devons revenir en arrière et reprendre le jugement précédent en laissant de côté celui des scientifiques qui portait sur la découverte d'une nature non tributaire, à l'origine d'un Créateur tout puissant, pour celui d'un psychologue hors de pair qui a incarné à cette époque cette recherche intérieure, Bouddha.

Bouddha, dans cette étude, correspond à une expérience nouvelle désormais possible grâce au développement de l'âme d'entendement, possible grâce à une nouvelle tête qui peut maintenant se fermer complètement à l'influence encore puissante des dieux. L'expérience qui consiste à découvrir ce qui se passe quand on se trouve psychologiquement, spirituellement seul, ce qui n'était pas possible auparavant.

Swedenborg nous informe que tout être humain est normalement inconsciemment conjoint à deux esprits et à deux anges. Si cette conjonction occulte était interrompue l'homme s'effondrerait privé de vie. Non seulement Bouddha ne meurt pas mais il découvre qu'avec ce qu'il a construit en lui, avec ce qui lui appartient, il peut se rendre compte que ces dieux, qu'il rencontre maintenant d'une autre façon, restent, certes, des vis-à-vis, mais il les découvre vulnérables. Ce qui le conduit à prononcer ces paroles, qui, suivant le chemin que nous avons déjà parcourus, traduisent l'orgueil le plus déplorable, ou la fermeté de celui qui désire être désormais traité en égal :

« Dans le monde des anges, des démons, des dieux, je ne vois, ô brahmane, personne à qui je devrais adresser un salut respectueux et devant qui je devrais me lever pour l'inviter à s'asseoir. »

Etre maître chez soi. Etre maître de soi, voilà le but poursuivi par ce premier héros de la quête du moi. Cette position assise, qui le caractérise, reflète la priorité donnée à la réflexion sur l'action, une attitude qui, souvenons-nous, devait en permanence être celle des Aryens dans leur quête.

Bouddha donna la priorité absolue à la recherche intérieure, au monde secret que nous appelons aujourd'hui l'inconscient, pressentant que là devait se trouver la clé des problèmes majeurs que rencontre l'humanité. Mais cette tentative était prématurée et comme toute naissance avant terme, non viable dans la durée. Elle était prématurée parce que Celui qui devait ouvrir cette porte sur l'inconscient pro-

fond, Jésus de Nazareth, ce Dieu mutant, n'était pas encore descendu. Ce modèle faisant défaut, toute tentative de ce genre était vouée à l'échec.

Il y a bien sûr ici, pour les Chrétiens, toute une christologie à revoir. Conservons en mémoire l'idée, toute révolutionnaire, que l'enfant aryen, arrivé à un certain développement, a pour mission de conduire ce père à juger sévèrement ses attitudes et actions passées, dont l'enfant a pu souffrir, afin que ce procréateur, après avoir jugé son comportement et vécu une nouvelle forme d'existence, offre à ce fils la possibilité de se libérer également de cet héréditaire et de connaître une pareille mutation.

Pour nous convaincre que cette démarche était prématurée, reprenons rapidement la vie du Bouddha, en évoquant tout d'abord une jeunesse princière, naturellement protégée jusqu'au jour où, sorti du territoire royal sévèrement gardé, il découvre successivement un malade, un vieillard, un mort. Ce choc lui fait immédiatement abandonner son existence dorée. Quoi qu'il puisse lui en coûter, il veut connaître les raisons de ces déchéances en tout cas physiques.

Il part pour rencontrer successivement la religion officielle, ses dogmes, son rituel, puis la vie monastique, enfin celle des anachorètes, leur solitude farouche, leurs mortifications. Profondément déçu par ces expériences qui n'ont apporté aucune réponse de fond aux questions posées, il finit par s'asseoir sous un arbre. Libéré de ces structures religieuses paralysantes quant à cette recherche, sa raison humaine peut enfin s'exprimer. C'est, pense-t-il, le désir qui est la cause de ces maux, de ces morts.

Bouddha passera désormais le restant de son existence à enseigner le détachement aux êtres et aux choses. Il passera désormais le restant de son existence à prêcher l'extinction des feux, de tous les feux, pour connaître le nirvana, le non-être. C'est ce défaut de vent, de souffle, qui garantit l'absence de souffrance. Seul ce défaut de vie nous met à l'abri de la mort. Réaliser l'extinction, psychologiquement, sans

résidus, sans possibilités de nouvelles germinations, voilà où nous conduit l'âme d'entendement livrée à elle même, n'ayant plus d'obstacles dressés devant elle. C'est le désert, le morcellement permanent de toute forme quelle qu'elle soit, puisque-là réside la cause de nos souffrances.

Bouddha ne sortira plus ici-bas de cet état d'esprit. D'où son enseignement, apparemment décevant. L'éveillé existe-t-il après la mort ? Non. L'éveillé n'existe-t-il plus après la mort ? Non.

Nous retrouvons ici ce que nous avons observé au début de cette étude. L'âme d'entendement, cet outil extraordinaire pour juger le passé devient dangereux s'il est détourné de cette voie. Car soit il veut alors créer des choses nouvelles mais ne fait que répliquer des modes de vie passés dont il a eu à souffrir y compris le dénouement catastrophique, soit il va trop loin dans son analyse, décompose tout, et retourne au sans forme. C'est un moindre mal pour celui qui n'a pas fait naître son âme de conscience de soi avec laquelle il pourra, ce jugement effectué, engendrer, connaître, au plein sens du terme, une nouvelle forme d'existence.

Notons que ce retour périodique au sans forme constitue le cycle des désincarnations et réincarnations successives qu'il nous faut subir avant de connaître cette mutation. Notons également que chez Bouddha, l'extinction des feux passe obligatoirement, pour commencer, par le sentier octuple qui, s'il était suivi, atténuerait certainement ici-bas la souffrance, la maladie, à défaut de la mort corporelle. Ce sentier définit en fait le parfait fonctionnement d'une âme d'entendement arrivée à son sommet.

Ce catalogue nous permet de juger où nous en sommes dans la construction de cette âme d'entendement :

1. Avoir une opinion juste. Ce qui veut dire que pour bien juger nous ne devons pas être troublés auparavant par des phénomènes de sympathie ou d'antipathie, ni avoir de préjugés. Voir les choses comme elles sont et non comme on voudrait qu'elles soient.

2. Avoir un jugement juste. Ce qui veut dire, avec notre propre connaissance sans qu'elle soit influencée par celle des autres.
3. Avoir une parole juste. Ce qui veut dire parler avec sincérité d'après ce qu'on a déjà pensé, jugé.
4. Avoir une action juste. Ce qui veut dire agir d'après cette connaissance, ce jugement, sans autres considérations. Ne pas chercher à plaire, le gain, etc.
5. Avoir une attitude juste. Ce qui veut dire accepter sa naissance, son milieu, ses épreuves. Se contenter de son sort social, de ses moyens d'existence. Sinon tout jugement est faussé.
6. Avoir des habitudes justes. Ce qui veut dire ne plus avoir de penchants héréditaires, mais parler, agir, juger, selon la connaissance que l'on a acquise.
7. Avoir une mémoire juste. Ce qui veut dire ne jamais oublier le passé et entretenir des souvenirs exacts.
8. Avoir une contemplation juste. Ce qui veut dire voir à partir de ce jugement, objectivement, ce qui nous entoure. Revenir sans cesse à l'esprit de cette conjuration pacifique pour amener la fin de ce monde, en tout cas en soi.

Les attitudes que ce sentier octuple propose ne répondent en fait qu'à une seule préoccupation, arriver à la connaissance objective des êtres et des choses sans que l'âme de sentiment puisse intervenir. Voilà la noble voie des Aryens.

Remarquons enfin le chiffre 8, celui du jugement, celui du retour éventuel à l'infini, au sans forme.

Ce jugement, ce retour à l'indifférencié, ne nous semble évidemment pas souhaitable. Le fruit de tant d'efforts ne peut aboutir à ce constat, à ce résultat. L'ère du Bélier qui s'achève, celle des Poissons qui monte dans le ciel à partir de l'an 0 de notre ère mirent un terme à ce jugement entièrement négatif sans aucune responsabilité reconnue, jugement vers lequel, après Bouddha, tendit la philosophie

grecque devenue graduellement sceptique, puis cynique, quant au sens à donner à l'existence.

Une fois encore, la lune, son culte idolâtre, ses pratiques sanglantes, se leva. Rome put alors déployer sa force militaire, ses fastes grandioses, son empire sur le monde antique. Pendant mille nouveaux ans fatidiques (en fait une douzaine de siècles), avec beaucoup de détermination, l'Eglise chrétienne qui lui succéda, reconstitua l'ancien monde féodal, celui des castes, de l'ancienne sagesse, autour d'un chef unique garant de l'unité de l'ensemble. Douze siècles passèrent avant que l'âme d'entendement, servie par la logique grecque, à la Renaissance, puisse à nouveau s'opposer à ce règne terrifiant concernant la liberté de pensée. Douze siècles s'écoulèrent jusqu'à ce que l'ère astrologique des Poissons arrive à son rayonnement maximal. Il fut alors à nouveau temps de retrouver les valeurs solaires objectives, aryennes, et de les appliquer à l'étude des causes qui avaient, une fois encore, fait couler tant de sang.

Une prophétie du Nouveau Testament illustre d'une façon remarquable cette longue attente avant que l'esprit logique puisse à nouveau se manifester. Nous la trouvons dans le douzième chapitre de l'Apocalypse. Elle concerne la naissance d'un Fils qui aura pour tâche de régir les Nations avec une verge de fer. Une femme rayonnante de soleil, la lune sous les pieds et une couronne de douze étoiles sur la tête, est dans les douleurs de l'enfantement. Un grand dragon rouge se tient devant elle. Il attend l'enfant afin de le dévorer. Mais cet enfant, dès sa naissance, est enlevé vers Dieu et la femme s'enfuit au désert pour y être nourrie pendant 1260 jours.

Comme nous le savons, toute image symbolique, mystique, permet une grande souplesse dans son interprétation. Cette femme fut très vite identifiée. Toute l'Eglise primitive reconnut en elle la vierge Marie mettant au monde le Christ menacé dès sa naissance par Hérode, le roi des Juifs, soucieux de préserver sa couronne, Hérode l'affreux dragon

roux de la prophétie.

Plus tard c'est l'Eglise elle-même qui se reconnut en cette femme solaire quand les persécutions romaines, représentées cette fois par le dragon rouge, obligèrent les Chrétiens à taire leur foi et à faire disparaître tout signe d'adoration.

Ainsi le dragon, suivant les époques, représentait toujours la puissance de service qui s'oppose au règne religieux, politique de l'Eglise, garante de la civilisation.

Cependant, gardant en mémoire ces douze siècles d'histoire, il ne nous sera pas difficile de voir dans cette femme au rayonnement solaire, l'âme de sentiment, au début de notre ère, remettant difficilement au monde, dans un milieu hostile, ce principe, cette pensée logique, ce Logos qui allait un jour bouleverser l'ordre ancien. En effet, cette pensée logique, mise sous le boisseau durant les nombreux siècles durant lesquels la puissance christiano-romaine s'exerça, s'affermir peu à peu, d'abord secrètement, puis publiquement. Elle s'affermir notamment au cours du siècle des « lumières » (solaires). Des règles scientifiques, apparemment incontournables, de véritables verges de fer, régirent de plus en plus une société encore peu habituée à cette rigueur mathématique. Mais comment ces « lumières » sont-elles apparues ? Comment ont-elles repris l'œuvre abandonnée à la fin de l'ère du Bélier ? Comment ont-elles participé à la montée solaire de cette cinquième civilisation aryenne ? C'est ce qu'il nous faut maintenant examiner.

Toute nouvelle ascension solaire a correspondu jusqu'ici à l'édification d'une structure propice à la naissance puis au développement de l'âme d'entendement. Ainsi, pour la civilisation sémite, une nouvelle structure corporelle. Pour la civilisation mazdéenne, une nouvelle structure psychologique. Pour la civilisation chaldéenne, une nouvelle structure spirituelle. Pour la civilisation grecque, la naissance du moi-égo. Cette montée solaire correspondra dans cette ère des

Poissons à la constitution, avec beaucoup de difficulté, des structures indispensables à la naissance de l'âme de conscience de soi. A savoir pour cette fin, l'union harmonieuse du physique, du psychologique, du spirituel, jusqu'ici en conflit permanent.

Cette âme de conscience, cette matrice qui seule peut mettre au monde le corps propice à l'épanouissement du Moi, doit se construire à partir de deux exigences évangéliques, quitter, dans cet ordre, son père puis sa mère. En fait, ce qui montre la difficulté propre à cette œuvre, quitter Dieu puis sa traditionnelle épouse, l'Eglise. Bien entendu, psychologiquement, quitter signifie faire mourir en soi.

Deux hommes, à partir du Moyen Age, vont résolument s'engager sur cette voie avant que d'autres, au dix-neuvième siècle notamment, développent cette théologie particulière, celle de la mort de Dieu.

Le premier, Maître Eckhart (1260-1327), remet en question les droits ataviques de ce Dieu en déclarant: « Avant que les créatures ne fussent, Dieu n'était pas Dieu. Que Dieu soit Dieu j'en suis la cause. Si je n'étais pas là il ne serait pas. Je l'ai mis au monde. Je lui ai donné sa réalité. ». Il n'est pas question de naissance physique, mais psychique. Pour qu'un Dieu soit reconnu comme Dieu les créatures sont nécessaires. Cette reconnaissance appartient à la créature qui peut la nier, la remettre en question. La porte est désormais ouverte à une contestation qui ne se terminera qu'avec la remise en question totale du principe.

Le second, Jacob Böhme (1575-1624), second maître de Louis-Claude de Saint-Martin, redécouvrit, dans ce Dieu réputé parfait, une face sombre, une ombre menaçante porteuse d'une passion non maîtrisée.

Il n'y a pas encore négation de ce Dieu anthropomorphe auquel se réfère toute la Tradition judéo-chrétienne, mais remise en question de ses qualités propres jusque-là irréprochables.

Au cours des siècles suivants, bon nombre de théologiens et philosophes, s'engageront dans cette remise en question. Citons Hegel, Nietzsche, Kierkegaard, les existentialistes, sans oublier, nous l'avons dit, les scientifiques qui finirent par nier une origine divine à la création. Tous ces efforts furent repris magistralement par Jung, que ce soit sur le plan des origines de la création (cf. *Les sept sermons aux morts*) ou celui du comportement de ce Dieu face à sa prétendue création (cf. *Réponse à Job*).

Nous pouvons dire que la remise en question de ce père, (soit qu'elle nie tout bonnement la réalité de ce Dieu, soit qu'elle lui conteste les qualités indispensables pour bien gouverner) ne semble pas jusqu'ici avoir aidé l'âme dans sa recherche de conscience de soi à voir plus clair dans sa quête et constituer cette matrice indispensable pour concevoir une vie nouvelle.

Est-il bien raisonnable de nier une paternité, de déclarer qu'on n'a plus de père sous prétexte qu'il nous a déçus ? Pouvons-nous, à ce point, renier nos origines, nier que nous avons été, pour ce qui nous concerne, conçus, mis au monde par une conscience qui nous a précédés dans l'évolution ? Pouvons-nous nier que cette conscience, ne pouvant certainement pas faire autrement, nous ait projetés à son image, selon sa ressemblance ? Si oui, cette belle logique, fruit de cet extraordinaire chantier qui, comme nous venons de le voir, a duré plus de cent dix siècles, n'a plus rien à faire ici. Cela équivaudrait à renier toute ressemblance, dans cette hérédité naturelle, avec l'auteur de nos jours.

N'est-il pas raisonnable, puisque incontestablement nous avons eu un père (en fait plusieurs) ici-bas, d'accepter, en remontant nous ne savons combien de lignées sur combien de planètes, un grand Père céleste, auteur, avec le temps, Chronos, d'une multitude d'enfants ? Grand, grand Père céleste qu'il nous faut apprendre à connaître sous peine d'indéfiniment recommencer ses mêmes erreurs. Nous voyons

bien des enfants se précipiter à leur tour dans les mêmes comportements dommageables qui furent la cause des échecs de leurs parents. Ne pouvons-nous accepter ce grand Père céleste si, sans que nous n'en sachions rien, il a changé de corps, d'âme et d'esprit..

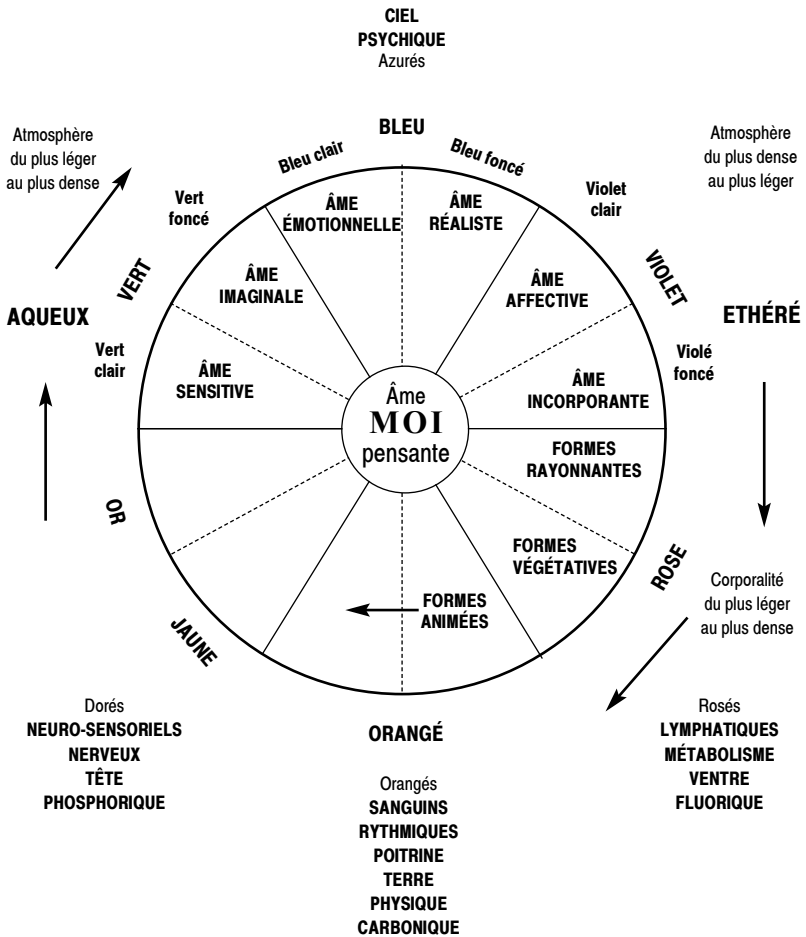
Revenons sagement, logiquement, à la théologie, à la psychologie, à la science qui nous parlent de lui, et surtout à cet événement d'une ampleur dont nous ne mesurons pas encore l'importance, que fut l'incarnation de ce père venu mourir ici bas quant à cet état.

Il se pourrait, il serait aujourd'hui logique, que sur la croix, un père, fatigué d'être père, désireux de connaître, grâce (au plein sens du terme) à une nouvelle naissance, de nouvelles conditions de vie ait rendu l'esprit parental. Mais la mère du moment, l'Eglise chrétienne, avait encore besoin d'un père pour élever ses enfants. Quelques siècles auraient dû suffire pour mener à bien cette tâche si l'image de ce Dieu père avait très vite laissé la place à une autre, porteuse d'avenir. Pourtant, vingt siècles après, les enfants ne sont toujours pas élevés. Nous savons pourquoi ils n'ont pu encore quitter père et mère. Il faudra encore un siècle pour que l'ère des Poissons agisse et que son influence bénéfique pour toute nouvelle gestation se fasse sentir. Cependant, si nous n'avons pas entre-temps constitué cette matrice propice à la naissance du Moi, trouverons-nous sous l'influence suivante, celle de l'ère du Verseau, ce dont nous avons besoin ?

C'est une bien grave question. Qui peut aujourd'hui répondre ?

La structure universelle
L'arc-en-ciel
La genèse des couleurs
L'humanité primordiale

La création en 7 jours
Les 7 fonctions correspondantes



La place de la Tragédie grecque dans la mort et la résurrection de Jésus de Nazareth

Dans cette étude nous allons considérer la passion et la mort sur la croix de Jésus de Nazareth, au plein sens du terme, comme une véritable tragédie, soit, pour ce Dieu devenu homme, un événement comportant un risque majeur, celui de perdre une conscience acquise au cours d'un temps incommensurable, une conscience désormais porteuse de cette extraordinaire expérience humaine que ce Dieu vient de vivre. Ce risque, la pensée chrétienne dans son ensemble n'a jamais voulu en tenir compte, puisque, selon sa foi, ce Dieu reconnu immortel ne pouvait en aucune manière être touché par une mort qui, bien que mettant fin à sa nature humaine constituée ici bas et vouée dès sa naissance à cette forme de disparition, laissait forcément intacte, sinon enrichie par l'expérience, sa nature divine.

Une telle tragédie, pour ce qui nous concerne, a déjà été vécue un certain nombre de fois au cours de nos précédentes incarnations. C'est la tragédie de ces *persona* que nous avons pu édifier avec souvent beaucoup de difficultés sinon de souffrances, personnalités auxquelles nous tenions par dessus tout et qui, à travers la mort, se désagrègèrent pour ne plus laisser qu'un nom, une histoire passée. Ces noms, Ces histoires remplissent aujourd'hui les pages de nos dictionnaires.

Qui pourrait penser, en considérant ces milliers de noms soigneusement répertoriés, qu'une seule âme ait pu au cours des Ages en porter successivement plusieurs ? Que de *persona* en quête d'auteur dans ces chroniques du temps passé ! Ces personnalités faisaient le bonheur sinon la gloire de l'âme qui les avait façonnées au cours des ans. N'y a-t-il pas là une véritable tragédie répétitive qui justifierait chez beaucoup la peur de trépasser ? Ne risquons-nous pas dans cette existence présente, une fois encore, de perdre cette conscience chèrement acquise ? Mais n'est-ce pas cela que voulaient exprimer les Grecs quand ils affirmaient qu'il valait encore mieux être un mendiant ici-bas qu'un roi dans l'Hadès, une ombre dans le séjour des morts ?

Il y aurait là une réelle menace pour peu qu'on tienne pour une valeur certaine la *persona* que nous édifions au cours de cette existence présente. Une tragédie à venir que les Grecs, ont su, comme nous le verrons, porter à l'écran, c'est à dire manifester dans les formes théâtrales de l'époque.

Cette peur de mourir, de perdre conscience au sens plénier du terme, semblerait propre à l'évolution de cette terre. Plus précisément, elle semblerait le produit de notre conscientisation, de notre attachement aux formes matérielles qui nous permettent d'acquérir une raison, une conscience de soi ne pouvant apparemment pas être édifiée ailleurs. Ce qui est capital pour l'âme arrivée à ce point précis de son évolution, grâce à l'action conjointe de la minéralisation subie par le corps, est le sentiment d'être seule chez elle, de pouvoir éventuellement, prendre une distance quand elle le juge nécessaire, afin de se séparer des autres, ne plus dépendre d'eux pour penser, aimer, vouloir, qualité propre à ce corps minéralisé qui, tant qu'on l'habite, nous donne la possibilité de découvrir nos valeurs propres ou notre vide particulier, quand cette prise de conscience devient possible.

Ainsi, il semblerait qu'une âme animale, ou restée animale, ne puisse connaître (hors de toute menace extérieure)

cette peur de mourir. Nous pouvons ici admettre que cette âme, sachant intuitivement que la Vie à laquelle elle participe pleinement, ne sera que brièvement interrompue tant que les conditions propres à sa réincarnation seront possibles, puisse ne pas craindre ce qui n'est somme toute qu'un incident de parcours. C'est dans ce sens que Jung, évoquant ce problème, affirmait que notre inconscient ayant déjà tellement vécu de vies, tellement engrangé de souvenirs, ne pouvait croire à la mort.

N'en serait-il pas de même pour celui ou celle qui, n'a pas encore pu ou voulu constituer un ego personnalisé ? Pour affirmer cette thèse, nous avons ici une correspondance intéressante, celle du fonctionnement de notre cœur. En effet chacun sait que les mouvements cardiaques sont de deux sortes, diastoliques et systoliques. Les premiers ont pour fonction d'ouvrir l'organe afin que le sang y pénètre. Les seconds, de le fermer, de refuser l'entrée à ce même sang. Ces deux mouvements, outre leur action physique bien connue, participent à la construction de la conscience. Le mouvement diastolique conduit l'âme à se laisser investir et par voie de conséquence à limiter d'autant sa conscience propre. Le mouvement systolique amène cette même âme à se fermer au monde extérieur, afin de se retrouver seule, pour faire le bilan de ses acquis précédents. Ceci bien entendu si le jeu inspir-expir est psychologiquement bien mené. Car, comme nous le savons encore, certaines âmes trouvent leur plaisir dans le jeu de ces pénétrations et n'ont nulle envie de constituer un ego, une personnalité ; ce qui sous-entendrait des responsabilités à assumer, des valeurs à défendre. Si nous pouvions interroger la polarité femelle qui œuvre en nous et entendre sa voix, nous n'obtiendrions pas une autre réponse.

Ces âmes ne se soucient généralement pas de la mort. Elles ne la voient pas venir. Cette mort survient soudain et voilà, l'âme est ailleurs. Là où une partie d'elle-même se trouvait déjà. A cet état d'esprit, nous comparerons les mala-

dies de cœur appelées endocardites, myocardites, qui aboutissent souvent à une mort soudaine relativement douce, en tout cas non dramatique, et conforme à la plasticité dont a pu faire preuve une âme durant sa vie. Cet état d'esprit est conforme à celui de cette Marie qui, dans les Ecritures, à l'annonce d'une prochaine grossesse, s'exprime ainsi : « Qu'il me soit fait selon ce que tu attends de moi. ». Ou encore ces paroles de Jésus au début de son ministère : « Non pas ma volonté mais ta volonté. ».

Il pourrait nous venir à l'esprit que si Jésus avait conservé, durant sa vie ici-bas, le même état d'esprit, il n'aurait jamais prononcé sur la croix les fatidiques paroles : « Eli, eli, lama sabaktani », « Mon Dieu, mon Dieu (ou « ma force, ma force ») pourquoi m'as tu abandonné ? ». Il n'y aurait jamais eu de croix ni de crucifixion. Un Christ, dans l'intégralité de cette fonction, n'aurait jamais prononcé de telles paroles aussi angoissées. Sa conviction intime de recevoir la Vie en permanence (« Je suis le chemin, la vérité, la vie. »), de la répandre autour de lui en effectuant les miracles que l'on sait, sentiment qui psychologiquement représente le mouvement diastolique, ne lui aurait pas permis de prononcer de telles paroles.

Pour cette forme de conscience, la mort n'est jamais une tragédie, tout juste une comédie qui met en scène une fausse disparition et, le temps d'un entre-acte, l'âme est de retour bien vivante. Ce n'est pas pour des mesures d'économie que dans le théâtre grec antique un seul acteur, grâce à des masques successifs, interprétait plusieurs rôles. Pensons ici à toute une littérature dite « orientale » aux titres souvent évocateurs, comme « La mort n'existe pas, j'ai décidé de parler. ». Evoquons encore la mort des Maîtres, des Gurus qui n'est pour eux qu'une simple formalité. Pensons enfin aux écrits chrétiens que l'on peut ainsi résumer : « La mort est vaincue, car Jésus-Christ est ressuscité des morts. ». Nous pouvons reconnaître ici le mouvement diastolique précédemment décrit.

Un autre indice peut nous aider à conforter cette thèse qui pourrait paraître à certains plus qu'aventureuse. Nous pensons ici à l'enivrement que ressent l'âme humaine dans des combats où entre en elle l'idée de sacrifice, de sang versé pour l'Eglise, pour la Patrie, ou pour toute autre cause idéelle dont cette âme s'est faite le défenseur. Elle n'a plus peur de mourir. Elle vit dans une exaltation permanente, dans le bonheur de donner sa vie. Attitude qui est propre au mouvement diastolique.

L'attitude des femmes restées femmes devant la mort appartient également à la mouvance diastolique, compte tenu de leur attitude habituelle de passivité. Il n'en sera pas de même pour le mouvement systolique, celui qui aboutit à la conscience de soi. Nous pouvons ici dire que plus la prise de conscience de soi, vers laquelle ce mouvement tend, s'établit, plus l'ego se personnalise, et moins l'idée de la mort est supportable. Les dernières paroles prononcées par Jésus sur la croix clamant son angoisse illustrent clairement cet état d'esprit.

Ce vide soudain, cette solitude poignante, ce silence impressionnant qu'il faut affronter quand les forces héréditaires, ces forces qui par conjonction véhiculaient la vie, le pouvoir, font brusquement défaut alors que l'avenir ne peut encore apparaître, ne constituent-ils pas cette porte étroite qu'il faut un jour franchir sans autre garantie que sa propre foi dans un nouveau monde, une nouvelle terre, un nouveau corps, une nouvelle respiration ?

Cette absence de garantie, le Christianisme établi socialement, politiquement, n'a pu jusqu'ici et ne peut encore l'admettre. Pour les docteurs de la nouvelle loi, ce moment poignant d'incertitude ne peut être, en cet être d'exception, que celui de sa nature humaine très vite relayée par sa nature divine immortelle, omnisciente, omnipotente, qui reprend très vite la direction des opérations et lui donne une grandiose résurrection au cours de laquelle la gloire, la magnificence, le chœur des armées célestes, le récompensent de ce sacrifice

vécu par amour pour ce Dieu qui, en lui, a ainsi montré la dimension de ses sentiments pour l'humain et acquis par ce fait une nature divine, plus performante que jamais.

On peut ainsi comprendre l'évangéliste Luc qui se sentit poussé à faire disparaître ces paroles de désarroi et à les remplacer par « Père je remets mon esprit entre tes mains. ». Ou bien l'évangile de Jean corrigé par l'Ecole d'Ephèse : « Il dit : « tout est accompli » puis il rendit l'esprit. », cet esprit divin avec lequel désormais il s'identifie. Ces paroles traduisent une parfaite maîtrise de la situation, une fin digne de l'ancienne sagesse, étant entendu que la sueur de sang du jardin de Gethsémani n'est qu'un incident momentané, une brève défaillance. Pourtant les deux plus anciens évangiles Matthieu et Marc n'ont retenu des derniers instants de ce Messie qui ne voulait plus l'être, que ces paroles, combien humaines devant la mort qui s'approchait, « Eli, eli, lama sabaktani. ». Une véritable désolation, une véritable tragédie que partagent ses proches, non seulement les apôtres, qui se sont tous enfuis, mais encore les femmes qui l'ont accompagné dans ce court ministère. Cette tragédie nous est restituée dans le dernier chapitre de l'évangile de Marc, le chapitre 16, versets 1 à 8 :

Lorsque le sabbat fut passé, Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques, et Salomé, achetèrent des aromates, afin d'aller embaumer Jésus. Le premier jour de la semaine, elles se rendirent au sépulcre, de grand matin, comme le soleil venait de se lever. Elles disaient entre elles : « Qui nous roulera la pierre loin de l'entrée du sépulcre ? ». Et, levant les yeux, elles aperçurent que la pierre, qui était très grande, avait été roulée. Elles entrèrent dans le sépulcre, virent un adolescent assis à droite vêtu d'une robe blanche, et elles furent épouvantées. Il leur dit : « Ne vous épouvantez pas, vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié, il s'est éveillé, il n'est point ici, voici le lieu où on l'avait mis. Mais allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède

en Galilée : c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit. ». Elles sortirent du sépulcre et s'enfuirent. La peur et un tremblement les avaient saisies et elles ne dirent rien à personne, à cause de leur effroi.

L'Église primitive ne pouvant supporter qu'un évangile se termine d'une manière aussi tragique, crut bon d'ajouter onze versets au cours desquels Jésus ressuscité reprend contact avec ces femmes puis avec les onze disciples. En des termes qui reflètent déjà l'enseignement que cette Église délivrera à travers l'Empire romain, Jésus demande à ces disciples de partir prêcher la bonne nouvelle de sa résurrection, baptiser ceux qui viendront à eux, chasser les démons, parler des langues nouvelles, saisir des serpents venimeux, boire éventuellement un breuvage mortel sans être incommodé, imposer les mains aux malades qui seront ainsi guéris. Puis après les avoir ainsi intronisés, Jésus est enlevé au ciel où il s'assied à la droite de Dieu. (Versets 9 à 19) Comment, dans ces conditions, cette relecture de la passion et de la mort de Jésus de Nazareth peut elle nous faire entrer dans ce que nous appelons une tragédie au plein sens du terme, à savoir l'agonie et la mort non pas seulement d'un homme mais d'un Dieu qui a voulu se faire homme et qui, dans cette aventure, a perdu définitivement sa déité ?

Face à cette totale incompréhension, efforçons-nous toutefois de ne pas trop charger cette Église naissante. Sous l'influence encore puissante de la communauté judaïque et de l'Empire romain, comment aurait-elle pu pressentir l'extraordinaire mutation de ce Dieu ? Un Dieu venu déposer volontairement son ancienne et pesante hérédité pour connaître ensuite une vie nouvelle entièrement débarrassée d'une paternité qui avait fait de lui un « ancien des jours » partiellement dévitalisé, harassé par ces milliards de créatures qui lui demandaient constamment les forces qui leur étaient nécessaires pour poursuivre leur existence, un procréateur qui, créant à son image et à sa ressemblance afin de

se contempler dans ses enfants, a vu peu à peu cette image se ternir, ce miroir se brouiller dans la mesure où ces âmes, ne répondant plus à ses sollicitations, se dispersaient elles-mêmes au point de menacer son unité première d'éclatement, d'atomisation.

Il n'est certes pas facile, après vingt siècles de foi en un Dieu intouchable quant à son intégrité, que ce soit sur le plan physique, psychique ou spirituel, d'admettre que ce désir d'être un dispensateur de vie puisse être à l'origine d'une demande permanente, devenue dans le temps pernicieuse, émanant de toutes ces âmes qui, mises au monde de cette façon, de par leurs disparités, leurs éparpillements, leurs conflits permanents, attendent à sa propre vitalité. Comme ces pères qui, toute proportion gardée, s'épuisent à nourrir une nombreuse progéniture qu'inconsidérément ils ont mise au monde.

Cette hypothèse nous permettrait d'ajouter une nouvelle raison à son incarnation sur cette terre, le désir de retrouver un corps, une unité, une vitalité, une jeunesse, gravement endommagés par cette reproduction devenue au cours des âges catastrophique, tragique, de déposer ici-bas cette volonté d'être pour les autres une source de vie, de ne plus ressentir cette conjonction fatigante avec des âmes de plus en plus nombreuses, de plus en plus exigeantes, de mettre définitivement fin à ce vieillissement débilant.

C'est ce problème que peut connaître bien évidemment chaque père de famille face aux difficultés nées de ses engendremets, à ceci près qu'ici-bas l'épreuve est, grâce la mort, momentanément interrompue dans l'attente d'un nouveau cycle de vie. Il n'en serait pas de même pour la race de ces dieux, bien que dans cet ailleurs les mesures de temps ne soient pas les mêmes. Mille ans sont comme un de nos jours, affirme cette même Ecriture. Ce qui n'empêche pas un jour la vieillesse d'être au rendez-vous, alors qu'il faille encore, pour ces dieux, donner, nourrir, abreuver. Prenant alors conscience de cette tragédie, ne pouvons-nous pas imaginer

qu'après avoir vécu ce drame, ce Dieu, auquel nous nous référons, ait décidé de se débarrasser de cette charge parentale, pour accéder à un Moi véritable, opération douloureuse incluant le déclin et l'épuisement de la force génésique, cette force qui s'écoula de son corps crucifié et se répandit sur la terre ? Nous comprenons désormais pourquoi l'Eglise chrétienne, Catholique romaine comme Orthodoxe, pratiquant la transsubstantiation, a voulu reconstituer dans le Calice sacré ce sang avec lequel elle renouvelle ses forces vives en les transmettant aux communicants. Cette force génésique, qui transite dans le sang des dieux et des hommes, est ainsi utilisée avec les résultats que l'on sait.

C'est pourquoi, toujours dans cette hypothèse de travail, ce Dieu devenu un jeune divin-Humain, débarrassé sur la croix de cette charge parentale, attend que cette idée germe en nous et nous conduise à vivre un jour cette nécessaire tragédie pour qu'à notre tour nous nous libérions de ces charges et formions cette unité intérieure désormais indivisible. C'est ainsi qu'il n'y pas eu que du sang qui soit sorti de l'ultime blessure de Jésus de Nazareth. L'Évangile de Jean nous livre ici un détail capital qui n'a pas été retenu par les autres évangélistes. (Jean 19. 31-34)

Dans la crainte que les corps ne restassent sur la croix pendant le sabbat, — car c'était la préparation, et ce jour de sabbat était un grand jour — les Juifs demandèrent à Pilate qu'on rompît les jambes aux crucifiés, et qu'on les enlevât. Les soldats vinrent donc, et ils rompirent les jambes au premier, puis à l'autre qui avait été crucifié avec lui. S'étant approchés de Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes ; mais un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau.

Cette cinquième et dernière blessure va nous permettre d'entrer dans la compréhension de ce qui a pu réellement se

passer dans le tombeau de Golgotha. Deux liquides apparaissent, du sang et de l'eau. Deux liquides que l'Eglise a reconnus comme étant les symboles de l'eucharistie et du baptême. Sang et eau qu'elle s'empresse de réunir à nouveau dans le Calice qu'elle offre à ses prêtres, reconstituant ainsi ce qui, sur la croix, avait été séparé.

Dans l'hypothèse développée ici, il serait facile de voir, à travers cette séparation, d'un côté la force génésique, collectivement encore indispensable au salut de l'humanité, la procréation offrant à de nombreuses âmes la possibilité de se réincarner sur terre et de bénéficier de son mode très spécial de formation. D'un côté des âmes dont l'Eglise, quoi qu'on puisse en dire, a le souci, mais néanmoins, de l'autre, une force génésique que Jésus est venu épuiser en lui avant de connaître une vie nouvelle. D'un côté le sang rouge, de l'autre, les Eaux primordiales, porteuses de la Vie avec un grand V. La Vie sans affectation spéciale, que l'on peut utiliser à toutes fins utiles, inutiles ou désastreuses à terme. Cette eau indispensable pour tout simplement vivre, prendre ou reprendre conscience. Cette rosée du monde originel avec laquelle Jésus composa son nouveau corps, son nouveau sang, dont le jus de raisin non fermenté peut ici bas être apparenté. Un sang propice au développement d'une conscience redevenue innocente bien que riche de cette terrible expérience, bien que devenue réellement sage et aimante.

Retenons encore que cette eau qui s'écoula de la poitrine de Jésus, plus précisément — le texte grec le dit clairement, *pleuron* — de la plèvre, du rythmique, du lieu où se trouve symboliquement l'âme, l'authentique conscience de l'être, est une eau matricielle chargée ici des éléments indispensables à la construction de son nouveau corps. Une eau garante d'une véritable nouvelle jeunesse enfin retrouvée. Une eau « amniotiquement » pure. La racine *amnios*, l'agneau, dont est constitué ce mot, nous renvoie à l'innocence retrouvée, indispensable pour connaître une telle naissance.

Avant d'aller plus loin, avant d'être capables de mieux comprendre cette exceptionnelle mutation dont le tombeau de Golgotha est le symbole, nous devons revenir sur les raisons qui ont conduit ce Dieu à s'incarner sur cette terre. En particulier sur celle que l'Eglise chrétienne ne désire ou ne peut encore enseigner. Pourtant, mille huit cents ans avant cette venue, une histoire « sainte » mémorable, voire capitale pour le sujet qui nous occupe, est arrivée à un grand chef de tribu nommé Abraham. C'est cet ancêtre qui, dans l'Ancien Testament inaugure la lignée paternelle que ce Dieu choisit pour mener à bonne fin son incarnation, celle qui aboutit à Joseph le géniteur du corps physique qu'il utilisera sur cette terre. Le Christianisme aurait pu s'interroger sur ce bouc empêtré dans un buisson, puis utilisé, sacrifié, pour que le fils ait la vie sauve. Rappelons ici qu'en hébreu *lya*, *Ayil*, signifie soit un bélier (animal que les traducteurs généralement choisissent) soit un cerf, soit un bouc dont la symbolique conviendra mieux pour illustrer notre sujet; ces animaux étant renommés pour leur puissance génésique.

Cette scène, d'une rare puissance émotionnelle, décrit un père qui, tenant un couteau à la main, s'apprête à égorger son fils unique au nom d'une idéologie sacrificielle. Selon notre compréhension, ce bouc typifie la tragédie que ce Dieu connaîtra sur la croix. Tragédie qui mettra fin à ses jours ici-bas (cf. Genèse 22). Le mot tragédie provient du grec *tragov* *Tragos* c'est le bouc. *Tragidew*, *traguidéo*, le chant du bouc, rappelle la cérémonie religieuse qui était offerte à Bacchus dans les temps anciens au cours de laquelle on immolait un bouc pendant que les prêtres entonnaient un hymne funèbre. Ce mot désigna ensuite un chœur de tragédie, puis une mise en scène, enfin un sujet de tragédie.

Appliqué à notre sujet, ce bouc préfigure donc non pas le fils mais le père. Il préfigure la mort de ce Dieu sur la croix de Golgotha, Dieu dont la couronne d'épines que les soldats romains posent sur sa tête durant son procès, rappelle étrangement le buisson épineux qui, dans ce récit, empri-

sonne l'animal (cf. Matthieu 27.29). Ce sacrifice du père, qui prépare une bouleversante mutation non seulement du Dieu mais encore de l'humanité toute entière, n'a pu être jusqu'ici compris par l'Eglise chrétienne pour les raisons que nous avons évoquées. Il fallut donc que cette Eglise ressuscite ce Dieu dans toutes ses prérogatives passées, et reconstitue le sang versé sur la croix.

Nous retrouvons ce besoin, encore vital pour le plus grand nombre des âmes qui s'incarnent régulièrement sur cette terre, dans la mythologie grecque avec la grande figure de Dionysos qui typifie cette puissance sexuelle régulièrement entretenue lors des fêtes qui lui étaient consacrées, fêtes au cours desquelles le sang d'un bouc, immolé sur l'autel du sacrifice, réanimait chez les participants cette force de reproduction devenue universelle. Nous retrouvons ce puissant archétype en Orient sous les traits du dieu Agni, le dieu de la force génésique force qui se manifeste dans le buisson ardent au sein duquel le dieu que vénère Moïse lui apparaît, force qui conduit celui qu'elle anime à créer des âmes à son image, selon sa ressemblance.

Le Christianisme prolonge la magie du sang versé en ressuscitant, puis en crucifiant à nouveau ce Dieu, afin de bénéficier de ce sang qui, par la Messe, par le sacrifice permanent, entretient les forces dont nous avons besoin pour, à notre tour, procréer des corps, sinon des âmes, à notre image, selon notre propre ressemblance. Nous retrouvons cette pratique sanglante — Bouddhisme mis à part — dans toutes les religions du globe qui, d'une manière ou d'une autre, doivent faire couler ce sang rouge véhicule de la force de reproduction. Mais comment faire autrement ici-bas pour conserver la vie, pour renaître quand il le faut, pour que notre évolution ne soit pas interrompue ?

Quelle somme de responsabilité accumulée ne découvrirons-nous pas quand notre propre conscience devient capable de se rendre compte des effets à terme de cette

procréation ! Imaginons ce Dieu venu s'incarner parmi nous, ce géniteur depuis des temps immémoriaux, contemplant, comme il le promettait à Abraham, son immense famille qui s'accroît actuellement ici-bas selon un rythme qui devient effrayant pour la survie de cette planète une population qui double tous les vingt ans, des mégapoles qui engendrent tous les maux que nous savons.

Regarde, disait ce Dieu à Abraham, les étoiles du ciel, les grains de sable sur les rivages de la mer, ainsi sera ta descendance. Devait-il s'en réjouir ? Notre hypothèse est que ce même Dieu finit par se repentir d'être à l'origine d'une telle multiplicité dont il ne pouvait plus limiter la croissance, des âmes qui, par leur défaut d'entente, finissaient par mettre en danger sa propre unité intérieure.

Cette prise de conscience permet de comprendre l'origine du phénomène du vieillissement à partir de responsabilités devenant avec le temps, au plein sens du terme, crucifiantes. Une telle prise de conscience justifierait le choix de cette terre où l'on peut, grâce à la mort, être libéré d'une paternité devenue une menace pour l'intégrité du moi, pour l'unité des parties de l'être. C'est le choix d'une terre où l'on peut, à terme, redevenir jeune, débarrassé pour un temps, ou définitivement, de ses chaînes, en connaissant une nouvelle naissance qui ne soit plus tributaire de la force génésique, une nouvelle naissance qui met un terme à la procréation, au désir de mettre au monde, de multiplier sa propre image, sa propre ressemblance.

Mais, pour en arriver là, que de chemin parcouru depuis que *Kronov*, *Chronos*, appellation grecque de l'Ancien des jours des hébreux, le Père du temps, de ce temps qui nous limite, nous contraint, et à terme menace notre existence, a pour la première fois procréé. Que de chemin parcouru par ce *Titan* (avec ce que ce nom sous-entend de puissance, de recherche de domination), accompagné de son épouse mythique *Reia*, *Rhéa*, *Raya* en hébreu, à savoir une conscience qu'il eut voulu ne pas entendre (en fait un

inconscient déjà actif), une conscience qui, ressentant son désir génésique, le mettait en garde en lui disant que s'il procréait, lui, maître du monde d'alors, serait détrôné par l'un de ses enfants.

Nous pouvons alors mieux comprendre la lutte pathétique de ce Dieu réabsorbant, tant qu'il le put, ces formes émanées de lui devenues ses images, que la nature, mythiquement appelée encore *Rhéa*, mettait facilement au monde compte tenu de la subtilité de cette première matière, la *materia prima* des alchimistes.

Ces formes dépendaient essentiellement de la volonté de celui qui les avait mises au monde, jusqu'au jour où cette nature, devenue plus dense, ne permit plus cette réabsorption. Ne faut-il pas en effet que ce que la conscience porte en elle-même, soit vécu par elle, qu'elle en fasse l'expérience ?

Ainsi **Zeus** vit le jour. Il suçait le lait d'*Amalthée*. *Amalthée* était une chèvre. A la mort de cette dernière, il revêtit sa peau (l'Egide). Il devint ainsi, symboliquement parlant, un jeune bouc capable désormais d'affronter son géniteur. La puissance génésique qui le menait désormais à son tour, conjointe à son désir d'être le plus grand, devint une force redoutable que l'éclair concrétise.

Aidé de ses frères, il mit fin au règne de *Chronos* et fonda l'Olympe où désormais il assume sa paternité ; intervenant, s'efforçant d'apaiser les querelles qui surgissent un peu partout. Il passe son temps (outre la procréation pour laquelle il montre des talents remarquables) à punir les coupables qui semblent remettre en question son autorité.

Ces multiples responsabilités, longuement assumées, ont fait de lui un être d'un âge mûr. Il fait encore face, il gouverne toujours, mais pour combien de temps encore ? Lequel de ses nombreux fils se dressera un jour pour le détrôner ?

Ce schéma évolutif est bien entendu devenu banal, universel sauf qu'ici-bas on peut tuer, faire disparaître par un

acte de force le concurrent. Ces meurtres sont appelés des parricides ou des infanticides. Un exemple, devenu légendaire, est l'histoire d'Œdipe que la psychologie élève au rang de complexe. Nous allons nous y intéresser de près car au banal affrontement entre un père et un fils, vient s'ajouter, ce qui ne semble pas le cas dans le monde des dieux, l'inceste.

Œdipe tue son père et épouse ensuite sa mère. Ce qui fait beaucoup, trop même, puisque dans ce mythe, Jocaste cette mère, prenant conscience de son acte, se pend et qu'Œdipe pour la même raison se crève les yeux.

Les incestes, dans l'autre monde, sont généralement, nous pourrions dire banalement commis entre frères et sœurs. Ici-bas également car il n'y a pas si longtemps que les grandes dynasties, notamment les Pharaons, se reproduisaient de cette façon. Si nous nous remémorons la mise en garde évangélique selon laquelle il suffit d'un désir, d'un regard, pour qu'un acte soit réellement commis, combien d'adultères, d'incestes, sont journallement pratiqués dans les familles terrestres ? Combien de parricides, d'infanticides sont désirés sans que l'âme passe à leur exécution ?

La gravité de l'acte est liée au développement de la conscience. Dans le mythe d'Œdipe, nous nous trouvons devant un parricide et un inceste aggravés. Oedipe tue son père et épouse sa mère sans le savoir. Si nous remplaçons le mot « savoir » par celui de « connaissance » nous saisirons mieux l'importance de l'acte commis. Nous le saisirons mieux si derrière ce père tué, symboliquement, nous discernons les principes, les lois qui régissent, qui maintiennent en ordre la société. Si nous voyons là une sagesse qui, dans le passé, à fait ses preuves, sagesse fondée essentiellement sur la hiérarchie de droit divin, un père céleste et ses enfants soigneusement répertoriés, placés aux postes-clé. Ce père céleste, ici-bas, a un principal représentant, Juge, Roi, César, Pape... bref, un ordre déclaré immuable et universel.

Nous saisirons mieux la gravité de l'inceste commis par Œdipe si, derrière cette mère épousée symboliquement, nous

discernons l'immense matrice que forme l'inconscient portant en elle-même la mémoire intégrale du passé jusque dans ses origines tumultueuses.

Nous saisirons mieux la gravité de ces actes commis sans le savoir puisque, collectivement, comme les Grecs, il y a maintenant vingt-cinq siècles, nous attentons à la vie du père et sommes poussés à épouser notre mère. Chacun aura ici compris que nous évoquons la naissance de la République dont les Grecs furent les fondateurs. Cette République pense avoir acquis une suffisante sagesse pour nommer au suffrage universel ceux qui sont censés conduire ses destinées, montrer le chemin à suivre, faire respecter le nouvel ordre.

Nous référant à cette première démocratie, nous pouvons comprendre ce que coûte le meurtre d'un père, en assistant au cours de l'histoire, après une brève réussite sociale, au déclin des républiques rongées par le scepticisme matérialiste et le cynisme commercial dont l'âme grecque fut, en son temps, affligée. Nous pouvons d'autant mieux nous y référer que nous avons recommencé cette aventure en décapitant, au dix-huitième siècle, le père, le monarque représentant de cette ancienne sagesse qui, après le désastre Grec avait repris, dans l'Europe adolescente, la direction des opérations. Les effets de la mort de ce « père », de ce Roi, sans le savoir furent, il est vrai, rapidement contrariés par le retour d'un père remplaçant en la personne d'un Empereur. Cette substitution est encore d'actualité, comme si nous ne pouvions nous décider à commettre définitivement ce meurtre. Les royautés, républiques... aujourd'hui, les régimes présidentiels, sans le savoir, s'efforcent subtilement de remettre en place les prérogatives royales. Loin de nous la volonté de donner une dimension politique à cette étude, mais simplement de montrer comment, sans le savoir, nous vivons le complexe d'Œdipe.

Passons maintenant à l'inceste maternel. La démonstration sera moins évidente. Dès que nous avons à faire avec l'inconscient, collectif ou personnel, rien n'est simple. Cet

inceste se manifeste, semble-t-il, quand l'âme collective ou individuelle, découvre qu'elle n'a plus de repère, conséquence du meurtre du père, plus de sens à donner à sa vie. Cette âme peut alors, pour échapper à l'angoisse qui l'a saisie, rechercher de nouveaux repères, par ce qu'on appelle le retour à la nature, ou au monde des rêves qui semblent devoir la réinscrire dans un monde cohérent où elle sera à nouveau prise en charge.

Nous décrivons ici brièvement, symboliquement, ce que représente la Mère. Elle est d'une part, la Nature avec un grand N, et d'autre part l'Inconscient, cette nature intérieure qu'aujourd'hui, il faut bien l'avouer, nous ne comprenons pas plus que l'autre.

Cet inceste sans le savoir consiste donc pour l'âme, souffrant de la disparition du père, à un retour à la nature, réputée bonne et sage. Il s'agit de l'écouter, de vivre étroitement avec elle en faisant au besoin un véritable retour à la terre. Ou bien, choix de plus en plus pratiqué par une jeunesse qui ne trouve plus sa place dans la société présente, visiblement en décomposition, c'est le retour, par le moyen de la drogue, au monde des rêves, retour momentanée dans un jardin d'Eden qui peut assez vite laisser apparaître une toute autre réalité.

Le prix à payer pour cette forme d'inceste est la perte non seulement de conscience, mais surtout de conscience de soi dans un investissement qui peut se révéler, à terme, tragique par la découverte d'un monde qui, sans fil conducteur (cf. le mythe du Minotaure et le parcours de Thésée) présente encore moins de repère que celui qui apparaissait après le parricide.

Que le lecteur ne croie surtout pas qu'ayant dit cela nous privilégions l'ordre établi par le père mythique. Si ce père était resté fort on n'aurait pu le tuer même sans le savoir. Mais comme nous l'avons vu, il ne pouvait à terme que vivre cette mésaventure.

La faute de ces fils, semble-t-il, est de s'imaginer qu'ils peuvent remplacer ce père, alors qu'ils portent en eux-

mêmes, sans le savoir, le même héréditaire auquel ils n'ont pas encore touché. D'où, sans retour en arrière, sans l'aide d'un nouveau père, la dégénérescence rapide de la société républicaine. Pourquoi alors, possédant les mêmes tendances, les mêmes désirs, l'ordre constitué par le père peut-il se maintenir dans le temps et défier quelquefois les millénaires, ces fameux milléniums dont les Apocalypses inspirées font généralement état ? Apparemment, parce que cet ordre utilise le sacré. Le Roi, qu'il soit Pharaon, Juge, Empereur ou Pape, règne au nom d'un Dieu invisible, réputé Tout Puissant, pouvant atteindre le sujet rebelle et à plus forte raison le régicide, là où il se trouve. Ce Dieu peut en tout cas sévèrement le pénaliser quand il passera dans le monde des esprits. Cette crainte était, dans le passé, suffisamment forte pour maintenir l'ordre. Ajoutons une puissance temporelle redoutable et nous aurons les clés d'une harmonie vécue sinon intérieurement du moins extérieurement.

Ayant apporté au régime de ces pères les critiques que l'on sait, il semble évident que cette faiblesse qui entraîne, via les républiques devenues anarchiques, plus ou moins rapidement, la décomposition des mœurs, soit un jour patente. Si nous suivons avec attention les cycles de la nature, nous constaterons que tout authentique nouvel état est précédé d'un retour du précédent au tohu-bohu d'où il est lui-même sorti. Ce qui veut dire que l'écroulement d'un ordre quel qu'il soit, devrait permettre aux âmes soucieuses de vivre un nouvel état, de se libérer de l'ancien pour constituer une nouvelle forme de vie. Encore faut-il en avoir les moyens, les possibilités, sinon c'est le retour obligatoire, soit au père, à l'ordre ancien, soit à la mère, à la perte de conscience dans l'attente d'un retour possible dans ce monde ou dans un autre quand la situation le permet.

Un épisode du mythe d'Œdipe illustre cette perte de sacralité qui entraîne la décomposition à terme de la civilisation qui l'engendre, celui où le héros, pensant fuir sa terre

natale pour éviter de tuer son père et épouser sa mère comme l'oracle consulté le lui avait prédit, alors qu'il a déjà tué ce père sans le savoir, rencontre le Sphinx ou plutôt la Sphinge, monstre qui a pour coutume d'avalé sans autre forme de procès ceux et celles qui sont incapables de répondre aux énigmes qu'il pose. Œdipe répondant à ses questions, non seulement n'est pas avalé mais provoque la disparition de ce gardien du seuil. Il peut entrer dans Thèbes.

Thèbes, ville grecque de Béotie, symbolise dans ce mythe la grande métropole égyptienne gardienne de la Tradition, ancienne sagesse provenant d'une civilisation antérieure maintenant engloutie. Thèbes-Karnak et son stupéfiant musée qui, à l'époque, contenait les statues de tous les Pharaons dont la succession ininterrompue depuis des siècles garantissait l'extraordinaire puissance de ces dynasties, grandes consommatrices d'âmes non encore formées, restées infantilisées, appelées à œuvrer pour la gloire de ses dirigeants et de ses dieux, appelées aussi à entreprendre les gigantesques travaux dits pharaoniques. Un seul sur le trône, les autres autour.

Le terrible gardien qu'affronte Œdipe typifie la forme prise par cette civilisation que les Grecs ont reproduite sous la direction des dieux qui précédemment menaient l'Égypte, jusqu'à ce qu'un de ses Pharaons, Aménophis IV, encore appelé Akhenaton, ne s'avise de remettre en question cette belle sagesse en engageant une réforme qui, à terme, bien après la mort de ce Pharaon, décomposa, ruina cet Empire.

La Sphinge, l'image de cette civilisation reconstituée en Grèce, grande consommatrice d'âmes, n'a pas de prise sur Oedipe qui pressent ce que doit être un humain digne de ce nom. Elle ne peut l'assimiler, l'intégrer dans le système en place. Il serait bon ici, de lire, relire, ou se remémorer ce que dit Swedenborg concernant l'arrivée des âmes humaines dans le monde spirituel qu'il compare à un vaste organisme, à un vaste corps humain qui absorbe ces âmes en s'efforçant de les assimiler. Les meilleures, dès leur ingestion buccale,

trouvent aussitôt leur place et participent avec bonheur au jeu de l'organe social avec lequel elles ont le plus d'affinité. Pour les autres, le transit commence avec le passage dans l'œsophage, puis dans l'estomac où, après un léger brassage, elles peuvent être assimilées et, à leur tour, se joindre à l'organe de prédilection. Pour celles qui restent, le transit se poursuit. Les sucs intestinaux agissent avec la sévérité que l'on sait. Ce jugement est encore propice à l'assimilation de certaines. Pour les autres, impropres à la vie de ce grand corps universel, il ne reste plus que l'expulsion et le retour sur terre par le moyen de la reproduction, à moins qu'elles ne trouvent, momentanément, le moyen de survivre dans un *no man's land* que la Tradition appelle les enfers.

Nous retiendrons ici que cette Sphinge, sans qu'il lui soit possible de l'assimiler, laisse passer Oedipe. La ville de Thèbes représente la civilisation grecque d'alors, fondée sur le modèle égyptien, premier grand corps social, à l'absorption d'un poison. Œdipe porte en lui-même d'autres espérances. Il commence à croire à d'autres valeurs. Ces nouvelles idées vont empoisonner la vie de cette cité après qu'il ait épousé Jocaste qui, souvenons-nous, l'avait lui-même mis au monde. La peste va bientôt étendre ses ravages et conduire les autorités à rechercher le coupable. Cette peste, symboliquement, représente la décomposition de la société gagnée par des idées nouvelles, véritables virus, « vérités », qui agissent subtilement en induisant tout d'abord un doute, puis une remise en question des valeurs anciennes jusque-là considérées comme des dogmes intouchables, sans que pour autant ces « vérités » puissent encore être appliquées.

L'étymologie du nom « Œdipe » nous révèle les caractéristiques de ces idées qui vont, pour un temps, bouleverser le monde antique. Si nous décomposons ce mot grec nous trouvons *oide*, *oïdé*, l'idée et *pous* le pied, soit, littéralement, l'idée du pied, l'idée qui vient du pied, ou bien encore un pied qui pense ou, ce qui revient au même, penser comme

un pied, locution courante en français. Le pied est l'organe le plus près du sol, le plus terrestre. Il symbolise une pensée sensuelle, pour tout dire matérialiste, pensée que les grecs engendreront et qui sera à l'origine de la philosophie qui va bouleverser l'ancien monde.

Cette forme particulière d'esprit est pressentie dès la naissance d'Œdipe. Celui-ci est abandonné par son père, *Laïos*. Ce nom signifie « celui qui a du bien », de nombreuses possessions. *Laïos* symbolise ainsi l'ordre ancien. Oedipe est non seulement abandonné par son père, mais encore pendu par les pieds à un arbre, la tête en bas, ce qui eût dû entraîner sa mort si des bergers passant par là ne l'avaient recueilli et élevé avec une sagesse toute naturelle qui, à bien réfléchir, peut encore constituer les meilleurs prémisses de la pensée scientifique.

L'épidémie de peste ayant sévi, le responsable découvert, l'inceste mis à jour, Jocaste se pend et Œdipe se crève les yeux. Si nous acceptons qu'Œdipe puisse représenter, dans cette étude, la nouvelle pensée matérialiste, et que cette pensée ait peu à peu, dans un premier temps, décomposé (la peste) la société grecque d'alors, si nous acceptons encore, que Jocaste puisse correspondre à cet inconscient collectif qui, sans le contrôle d'une sagesse doctrinale bien établie, appelle puissamment l'âme, momentanément libérée de la pesante hiérarchisation, et l'entraîne à vivre ce que nous avons précédemment décrit, nous pouvons comprendre la signification de cet inceste.

Ce qui peut cependant paraître moins clair, c'est la pendaison de Jocaste et la cécité que s'inflige Oedipe, à moins d'accepter que la pensée, devenue matérialiste, puisse avoir sur un inconscient, qui, jusque-là, bien que limité et contrôlé, restait néanmoins à la disposition de l'âme, notamment dans sa fonction vitalisante, un effet pernicieux, il ne sera pas facile d'en comprendre la symbolique.

Cette pensée matérialiste est en soi, par son fonctionnement, à terme, desséchante, minéralisante, sclérosante. Pour

employer une image, qui cependant correspond à la réalité de ce mythe, cette forme de pensée a pour effet de séparer la tête du corps, ce qui est le propre de la pendaison. Le matérialisme finit par dresser une barrière infranchissable, sauf pendant le sommeil, qui isole l'inconscient, encore typifié par le corps relié à l'univers, et le conscient, momentanément individué. Jocaste représente ici, par sa pendaison, cette tragique coupure qui va handicaper sérieusement l'avenir de cette race grecque qu'elle représente. Cette coupure a pour première conséquence, d'aveugler l'âme humaine. Elle ne percevra plus son monde intérieur, relié à celui des dieux qui, depuis des temps immémoriaux, s'efforcent de conduire cette terrestre humanité.

Cette pensée matérialiste qu'Œdipe représente, et qui remet en question la foi ancestrale et les lois qui régissaient la cité jusqu'alors, a donc pour premier effet une errance qui aurait pu finir lamentablement si Œdipe, devenu aveugle, n'avait été accompagné, mieux, guidé, par sa fille Antigone qui le conduisit, après un bref parcours, vers le lieu où il trouva ensuite le repos et le trépas paisible, Athènes.

Cette ville correspond, dans l'essentiel, à la naissance de la véritable civilisation grecque, à sa spécificité, la raison humaine, œuvre de la pensée matérialiste, raison sortie toute armée de la tête désormais autonome de cette civilisation. La mythologie grecque immortalisa cette mutation avec Athéna sortie déjà performante de la tête de Zeus après qu'Héphaïstos, le divin forgeron, lui ait fendu la tête ; montrant ainsi la difficulté qu'auront ces dieux pour mettre au monde cette logique particulière.

Athéna naquît toute casquée. Ce qui décrit encore la forteresse qu'est devenue la tête qui ne peut plus que résonner, c'est à dire renvoyer pour comprendre, sans le laisser pénétrer ce qui lui parvient. C'est une forme particulière de virginité.

Athéna représente encore l'influence refroidissante de cette raison sur le monde des passions, des sentiments exas-

pérés. Elle conduit à la victoire grâce à une stratégie réfléchie. Elle émane un nouveau culte, celui de l'amour du travail qui conduira à la puissance industrielle que nous connaissons bien.

Antigone, dont nous allons plus loin découvrir la symbolique, conduit son frère-père non seulement à Athènes mais encore auprès de Thésée, le roi de cette cité.

L'étymologie de *Thésée* peut être comprise à partir du nom *yhsaurov*, « trésor » et du verbe *yhsaurizwé*, *thésaurizo*, « thésauriser ». C'est à dire, grâce à cette raison matérialisante, accumuler des connaissances qui, dans le futur, se révéleront sources de richesses. Thésée est encore lié à la conquête de la Toison d'or, cette « peau » isolante, véritable rempart à l'abri duquel la pensée scientifique pourra se développer. C'est la conquête d'une nouvelle lumière, argos, qui va désormais éclairer ce monde en formation qu'on appellera un jour l'Europe. Thésée est encore le vainqueur du Minotaure qui symbolise les passions ardentes que cette raison combat et élimine.

Œdipe ne mourra pas à Athènes mais à Colone, une colline située au nord de la ville, les premières colonnes du Temple que la Science dressera à l'observation objective. Œdipe enseveli, Antigone revient à Thèbes où elle va affronter le Tyran de la ville, Créon.

Rappelons rapidement que Créon, frère de Jocaste, avait succédé à Étéocle et Polynice, eux-mêmes fils jumeaux d'Œdipe et de Jocaste. Ayant renié leur père après son bannissement, ils furent élus conjointement rois de Thèbes. Ils se mirent d'accord pour régner alternativement pendant une année, mais Étéocle, à l'issue de sa première année de règne, refusa de laisser la place à son jumeau et le bannit à son tour. Polynice, injustement évincé, revint et, avec l'aide des Argiens, assiégea Thèbes. Au cours de ce combat fratricide, les deux frères périrent en se transperçant mutuellement. Créon, qui leur succéda, rendit les honneurs funèbres à

Étéocle, défenseur malheureux de la ville et interdit toute sépulture à Polynice considéré comme traître à sa patrie.

Antigone, de retour, n'accepta pas ce verdict. Bravant Créon, elle procéda à un ensevelissement sommaire de ce frère. La sentence ne se fit pas attendre. Ayant gravement désobéi aux lois de la Cité, Antigone fut condamnée à être enterrée vive dans une grotte dont les issues furent murées.

Suivant notre exégèse, les deux jumeaux ne sont, symboliquement, que les deux faces, ombre et lumière, suivant le parti pris, d'un même personnage archétype. *Étéocléé*, la « gloire » et *Polyniceé*, les nombreux « conflits », représentent l'ego, cette volonté de régner sur les autres qui entraîne des conflits permanents, souvent mortels pour ceux qui s'y livrent. Créon, « gouverneur », particularise cette tendance permanente.

Pensons à d'autres jumeaux mythiques célèbres, Osiris et Seth, Remus et Romulus... Les uns règnent dans l'attente et la crainte du retour des autres. Pourquoi, dans cette situation, Antigone met-elle sa vie en péril ? Est-il donc si important de donner une sépulture à l'un des belligérants ?

Pour s'efforcer d'y voir plus clair, il faut nous rappeler l'importance des ensevelissements chez les anciens qui conservaient une relative vision de l'autre monde, où vivent de nombreuses âmes qui ont quitté cette terre et qui peuvent encore, suivant certaines conditions, s'y manifester et apporter des perturbations souvent désagréables. C'étaient, pour ces anciens, des âmes errantes, qui, ne trouvant pas de repos, revenaient se conjoindre aux vivants ici-bas, à ceux qui leur étaient conformes. Les « morts sans sépulture » étaient tout particulièrement redoutés. Quant à ceux qui bénéficiaient des services funèbres inclus dans les pratiques religieuses de la race, une place, correspondant à leur situation, leur semblait assurément acquise. Est-ce cette préoccupation qui conduisit Antigone à mettre en danger sa vie pour que ce frère bénéficie à son tour d'un ensevelissement décent ? Pour nous efforcer d'y répondre il est temps de nous intéresser à

cet archétype, il faut bien le dire, hors du commun.

Cette locution, « hors du commun », qui trouve une résonance particulière dans la Psychologie des profondeurs, apparaît dès l'étymologie du nom. Ce nom est en effet constitué d'un préfixe, *anti*, que l'on peut traduire par « contre », à la place, en face, et d'un verbe *gennaw*, *gennao*, « engendrer », ce qui donne traduction littéralement « en face, contre, à la place, de l'engendrement », sous entendu tel qu'il est désormais pratiqué sur cette terre, ou encore un autre mode de naissance.

Voilà ce que, mythiquement, Œdipe conduit Jocaste à mettre au monde après que ce nouveau roi ait vaincu la Sphinge gardienne des lois de la cité. Jung, qui s'est interrogé sur la signification psychologique du personnage, a cru discerner l'*anima* d'Œdipe, plus précisément son *anima* archaïque, la polarité femelle, amoindrie jusqu'alors, autant chez l'homme que chez la femme, depuis le mode de procréation que nous connaissons. Cette fonction, qui est à l'origine d'une authentique immaculée conception, permet à l'âme végétale, animale ou humaine de traduire inconsciemment, spontanément, en une forme spécifique, ce qu'elle ressent, désire, pense.

Nous avons ici l'origine de cette science des correspondances dont Swedenborg a retrouvé l'existence. Mais, au cours des âges, notamment à cause de la minéralisation des substances qui composent notre terre, cette projection spontanée ne fut plus possible, sauf dans le monde des rêves où elle est bien souvent éphémère sinon indécélable.

Dans cette lumière particulière, et dans le langage alchimique, Antigone peut être identifiée comme la *Soror* de l'Adepté, une alchimie tout d'abord essentiellement psychologique, qui conduit celui ou celle qui s'y livre, à rechercher tout d'abord un mariage intérieur avec cette polarité retrouvée. C'est l'union chaste que les Cathares, les Troubadours, se sont efforcés de ressusciter au Moyen-âge, les uns à l'intérieur, les autres à l'extérieur d'eux-mêmes, comme nous

avons voulu le montrer dans un autre essai².

Antigone aux yeux violets, c'est à dire capable de dévoiler à celui ou celle qui lui redonne sa pleine fonction, les véritables sentiments, les véritables pensées, les véritables désirs qui l'animent. Ce Jugement, qui peut apparaître redoutable à beaucoup, nous permet de comprendre pourquoi cette *Belle au bois dormant*, puisse attendre encore longtemps chez certain son *Prince charmant*. Ce jugement est si redouté que cette merveilleuse science des correspondances, la science des sciences des anciens, est aujourd'hui encore généralement niée, que ce soit par les scientifiques ou les psychologues.

Antigone va s'efforcer d'ensevelir son second frère. Voyons dans ce geste, qui va lui coûter une fois encore la possibilité d'être vue à la lumière solaire, le désir inconscient (tout ce qu'elle fait est inconscient) de faire disparaître à jamais l'ego belliqueux qui ne peut qu'engendrer conflit sur conflit, et faire couler des flots de sang. Mais cet ensevelissement n'est, dans le mythe, par manque de temps, qu'un simulacre. Quelques poignées de terre sont hâtivement répandues sur un corps qui, à l'issue de son errance, reprendra du service.

Nous arrivons à la fin de cette Tragédie que Sophocle, rendons-lui justice, avec puissance et sobriété, a composée, mise en scène, sans vraisemblablement se douter jusqu'où ces personnages pourraient nous mener.

Antigone est conduite vivante au tombeau pendant que son fiancé Haimon, « l'ensanglanté », fils de Créon, roi de Thèbes, se suicide. Ne pouvons-nous pas voir ici une préfiguration de la Tragédie qui se déroulera sur la croix tandis que Jésus de Nazareth agonise. Un homme meurt désespéré. Son âme, néanmoins, descend vivante au tombeau dans l'at-

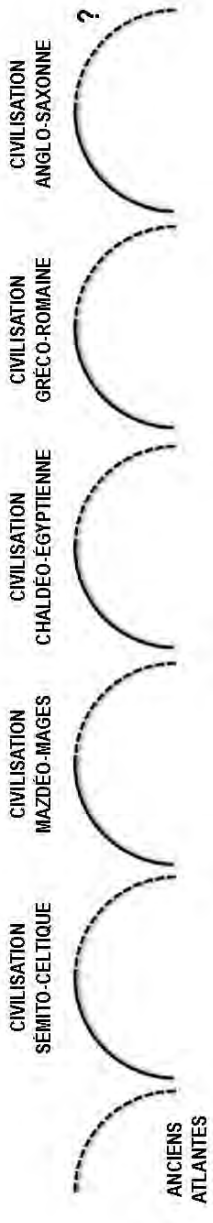
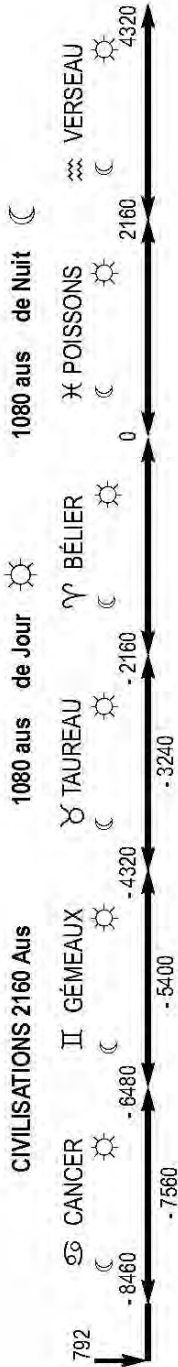
2. *L'Amour Courtois, les Cathares, le Graal*, trois études de Claude Bruley, Editions Rafael de Surtis et Editinter.

tente d'une délivrance qui, dans son cas, ne s'est pas faite attendre. Encore lui a-t-il fallu vivre une profonde mutation.

Qu'en est-il pour ceux qui veulent suivre ce difficile chemin de l'Individuation ? Antigone est-elle encore au tombeau endormie, ou bien a-t-elle déjà repris du service, prête à montrer l'envers d'un décor qui, jusque-là ne pouvait apparaître ?

Dans la perspective des *Sept sermons aux morts* de Jung, le chemin évolutif semble principalement passer par Thèbes, Athènes, Jérusalem-Rome, ou Alexandrie.

A chacun de choisir sa ville, momentanément en tout cas.



MATRICE	MATRICE	MATRICE	MATRICE	MATRICE	MATRICE
DES SÉMITES	DES MAZDÉENS	DES CHALDÉENS	DES GRECS	DES ANGLAIS	
STRUCTURE CORPORELLE	STRUCTURE PSYCHIQUE	STRUCTURE SPIRITUELLE	STRUCTURE DE L'ÉGO	STRUCTURE DU MOI	
LA TÊTE S'OPPOSE AU CORPS	LES ARYENS S'OPPOSENT AU MONDE	LA CASTE S'OPPOSE AU PEUPLE	LE MOI-ÉGO S'OPPOSE À LA CASTE	FIN DES OPPOSITIONS	